

PLATON-POLICHINELLE

ou

LA SAGESSE DEVENUE FOLIE

POUR SE METTRE A LA PORTÉE DU SIÈCLE

PAR UN SOLITAIRE AUVERGNAT

DEUXIÈME PARTIE

Nous faut-il une religion, et laquelle ?

LYON

CHEZ J. B. PÉLAGAUD ET C^{ie}

Impr-Libr. de N. S.^tP. le Pape, Grande rue Mercière, 26.

ANCIENNE MAISON RUSAND.

254

7 A

28

14-30. 6. 54.

PLATON-POLICHINELLE.

Propriété.

Lyon, Impr. de J. B. Pélagaud.

PLATON-POLICHINELLE

OU LA

SAGESSE DEVENUE FOLIE

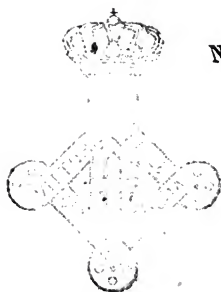
POUR SE METTRE A LA PORTÉE DU SIÈCLE

PAR UN SOLITAIRE AUVERGNAT

DEUXIÈME PARTIE

Nous faut-il une religion, et laquelle?

NEUVIÈME ÉDITION



J. B. PÉLAGAUD ET CIE, IMPRIM.-LIBRAIRES

DE N. S. P. LE PAPE.

LYON,

Grande rue Mercière, 50.

PARIS,

Rue des Saints-Pères, 57.

1854

AVERTISSEMENT.

UN auteur avait bien raison de dire que *les défauts d'un homme se présentent en foule à l'esprit de celui qui l'attend*. C'est parce que le second volume de Platon-Polichinelle se fait trop at-

tendre, qu'on trouve tant de défauts au premier. Un ami m'écrivait naguère qu'on en avait déjà découvert près d'une centaine, et il ne doutait pas que ce nombre ne fût bientôt doublé et triplé, au lacharnement que l'on mettait à lire et à relire cette détestable brochure.

Les uns, dit-on, trouvent que la plaisanterie en est trop souvent basse et trainante. — Ce reproche ne peut venir que des gens de génie. Il y a des esprits si haut placés, que tout leur paraît d'une trivialité dégoûtante, même le bon sens; aussi ont-ils grand soin de l'éviter comme chose encore trop commune. De là tant de sublimes penseurs absolument inaccessibles aux premières lueurs de la raison. Eh certes, à quoi servirait le sens commun à qui crève déjà sous le poids du génie !

Toutefois ces rois de la pensée devraient considérer que leur espèce est en bien faible minorité dans la société des intelligences. Que chacun d'eux essaie de compter sur ses doigts le nombre de ses pareils, et nous verrons s'il en trouvera beaucoup.

Mon livre étant visiblement destiné à opérer une révolution générale dans les esprits, lui convenait-il de s'adresser exclusivement à une fraction infiniment petite de la gent liseuse ? Le seul titre de Platon-Polichinelle n'indique-t-il pas qu'il est fait pour toutes les classes, depuis les aigles de l'Académie jusqu'aux passereaux de la rue ? Si les amis de Polichinelle souffrent sans trop se plaindre les réflexions graves et sententieuses du sage Platon, pourquoi les amis de Platon, qui sont bien moins nombreux,

voudraient - ils chicaner Polichinelle pour quelques saillies tant soit peu saugrenues ? Allons , Messieurs les censeurs, sachez une bonne fois que , pour avoir le droit de juger un livre , il faut en avoir compris au moins le titre.

D'autres ont demandé quel est le but de l'auteur. — Peut-être le second volume le leur apprendra-t-il. Mais si, après l'avoir attentivement lu, ils demeurent toujours dans l'incertitude , je leur conseille fort de laisser là tous les livres pour s'occuper exclusivement de leur précieuse santé.

Content de m'être lavé de ces deux accusations , j'abandonne volontiers la discussion des quatre-vingt-dix-huit autres aux habiles qui aiment à peser des œufs de mouche dans les balances de toile d'araignée.

J'avouerai néanmoins que l'ouvrage est entaché d'un vice capital et bien capable de contrister tous les cœurs vraiment français, c'est qu'il a vu le jour en pays étranger. Mais, je le déclare à la face de mes contemporains et de la postérité, il n'a pas tenu à moi que notre presse n'ait réparé par cette immortelle publication tout le mal qu'elle fait depuis bientôt un siècle. Ce n'est qu'après avoir inutilement frappé à cent portes dans Paris et ailleurs, ce n'est qu'après s'être consumé en démarches pénibles et infructueuses pendant plus de six mois, que Platon-Polichinelle a pris en gémissant la route de l'exil.

Non certes, si nous reste encore des chevaliers sans peur, ce n'est pas dans la classe des éditeurs qu'il faut les chercher. Les lois de septembre leur ont trou-

blé la cervelle; elles sont toujours là sur leur cœur comme un cauchemar stupéfiant, qui leur ôte jusqu'à l'amour du gain.

Le public aura peine à comprendre tant de pusillanimité. Qu'il puisse y avoir en France un magistrat assez mal-avisé pour déférer aux tribunaux un ouvrage tel que celui-ci, je n'oserais le nier; mais qu'il trouvât un jury disposé à seconder ses vues, c'est chose que l'événement seul pourrait rendre croyable. Au reste, on avait prévu le cas d'une promenade par-devant la Cour d'Assises, et j'avais dans mon portefeuille une défense dont l'effet ne pouvait être douteux. Peut-être en trouvera-t-on un fragment à la fin de ce volume.

Que dirai je de cette seconde partie?
— Rien, sinon qu'au moment de la met-

tre sous presse, Polichinelle prétendit qu'elle était beaucoup trop platonique, et il prit la chose sur un ton si haut que, pour avoir la paix, il fallut lui abandonner la rédaction des pièces justificatives. On verra que le drôle s'y est donné carrière. Aussi quand le judicieux Platon jeta les yeux sur ces indignes bouffonneries, il ne put s'empêcher de s'écrier, pâlisant de colère : Dieux immortels, jusques à quand serai-je accolé à ce fou ! puis tournant le dos au turlupin, il se mit à siffler un air assez semblable à celui du *Pauvre Jacques* ; à quoi Polichinelle ne répondit que par un grand éclat de rire accompagné de cinq ou six cabrioles.

PLATON-POLICHINELLE,

ou

LA SAGESSE

DEVENUE FOLIE.

CHAPITRE PREMIER.

MAINTENANT, Messieurs, que nous sommes là en nombre suffisant, il s'agit de nous constituer. La chose sera bien vite faite. Si vous voulez bien me le permettre, je prendrai sans façon le fauteuil, bien que je voie parmi vous bon nombre de mes aînés en âge, en sagesse, en talent. Mais vous savez que, depuis 1830, ce sont les cadets qui gouvernent, pendant que les aînés voyagent pour leur instruction. Si le tour des aînés revient, croyez, Messieurs, que je ne me ferai pas tirer l'oreille pour sauter à terre. En

attendant, qui pourrait mieux vous présider que celui qui vous a conyoqués?

Je suis donc votre président, sans appointements, cela va sans dire, puisqu'on a congédié les estomacs, et que chacun est invité à dîner chez soi. Voilà donc cent mille francs à la décharge des contribuables. Rien de plus propre à nous concilier leur confiance. Ces braves gens vont enfin s'imaginer que le gouvernement à bon marché n'est plus une satanique ironie.

Messieurs, les petites épargnes font les gros profits : épargnons même la sonnette. Votre président est — il donc une vache suisse, pour ne faire que sonnailler?

M. Dupin, gardez la sonnette, si tel est votre bon plaisir; mais pour les cent mille francs, suivez mon exemple, ou gare à vous quand vous ferez vos pâques! Cent mille francs pour sonner la Chambre, plus un hôtel! c'est une horreur. Trouvez-moi un marguillier en France qui ne crût se damner en allouant le cinquantième de cette somme au plus intrépide sonneur de paroisse. Il y a par-ci par-là tel despote dont nous disons beaucoup de mal, et qui avec cela payerait quatre ministres.

Poin: de sonnette donc : ma langue en fera

les fonctions. Je parlerai, et pour éviter la scandaleuse confusion qui règne d'ordinaire en telles assemblées, je garderai la parole durant toute la session.

Si quelqu'un s'avise de m'interrompre, que ce ne soit, Messieurs, qu'un cri : A l'ordre ! Si l'interrupteur s'obstine, nous demanderons à vérifier ses pouvoirs, chose que nous avons oubliée. Mais le moyen de ne rien oublier dans un gouvernement tout frais pondu ! Il y en a qui durent depuis huit, quinze, trente, quarante ans, et dans lesquels il manque cent mille choses essentielles.

Cent mille choses ! vous croirez que j'exagère, point du tout. S'il y a exagération, c'est certainement en moins. Prenez l'énorme bulletin des lois depuis la constituante jusqu'à nos jours ; vous y trouverez plus de cent mille lois. Or cent mille lois supposent cent mille défauts dans la machine gouvernementale ; car qu'est-ce qu'une loi qui ne tend pas à faire disparaître une défectuosité, à satisfaire un besoin ? Cent mille défauts dans le gouvernement ou cent mille inutilités dans les gouvernants, choisissez.

CHAPITRE II.

EN toutes choses , Messieurs , il faut partir d'un principe , à moins que l'on ne veuille battre la campagne et jeter les paroles au vent. Or , puisque nous délibérons sur le choix d'une religion , nous convenons tous de ce principe , qu'il faut une religion.

Oui , il faut une religion à l'homme , si l'on ne veut qu'il soit pire que la bête. Celle-ci agit toujours bien , parce qu'elle agit nécessairement.

L'animal qui veille à notre porte pendant que nous sommes plongés dans le sommeil , est de tous nos serviteurs le plus incorruptible , parce qu'il ne lui arrivera jamais d'examiner s'il lui serait plus avantageux de nous trahir que de nous défendre. Que l'ennemi qui rôde autour de notre habitation à minuit , soit un Crésus capable de payer largement son silence , ou un

scélérat en guenilles qui n'a que des coups à donner, peu lui importe, il jappera et montrera les dents.

Il n'en est pas de même du valet à qui nous avons confié la clef de la maison. Il peut introduire l'ennemi, l'aider dans ses projets, comme il peut aussi les faire échouer. Pour qu'il se détermine à l'un ou à l'autre, que faut-il ? Un motif. Il est donc d'une extrême importance qu'il y ait toujours dans son esprit un motif prépondérant de bien faire.

Or quel sera ce motif ? — La crainte de la loi humaine ? — Pas toujours ; car il pourrait raisonner ainsi : Que de crimes impunis ! La loi est aveugle et muette. Le magistrat qui voit et parle pour elle, dort à l'heure qu'il est. Il est vrai qu'à son réveil il pourra s'apercevoir de quelque chose ; mais alors je serai bien près de la frontière, si déjà je ne l'ai franchie.

Mais pourquoi fuir ? Ne peut-on pas égorger un homme de manière à faire croire qu'il s'est tué lui-même ? Le suicide est-il chose si rare de nos jours ? La justice n'a-t-elle pas déclaré morts de leurs propres mains, de grands personnages qui depuis longtemps avaient perdu l'usage de leurs mains ? Je n'aurai d'autre té-

moins du fait que mon maître , et je suis assuré de sa discrétion.

Si quelques fâcheux indices m'amènent devant les Assises, il faudra que nous soyons bien bêtes , mon avocat et moi , pour ne pas donner la berlue au jury. Le crime fût-il plus clair que le soleil , ne peut-on pas jouer à croix ou pile la sentence de juges tirés au sort ?

Enfin , la culpabilité prononcée , restent encore entre moi et le bourreau les circonstances atténuantes, charmante invention qui chaque jour sauve la vie à bon nombre de mes pareils. Un châtiment si incertain pourrait-il balancer l'avantage d'acquérir tout à coup une fortune que quarante ans de rudes labeurs ne sauraient me procurer ?

Au pis aller , qu'est-ce que cette mort dont les âmes vulgaires ont tant de peur ? Ne faudrait-il pas la recevoir un jour plus dure peut-être que ne la donne l'honneur au triangle d'acier ? Que d'hommes l'affrontent chaque jour sur mer pour un modique salaire ! Que de soldats se mettent à la bouche du canon pour entendre dire : Vous êtes des braves !

Et puis , si je ne peux jouir des plaisirs que donnent les écus , il ne tiendra qu'à moi de

goûter ceux que donne la gloire , autre jouissance non moins chère aux esprits élevés. Dans un siècle aussi hébété que le nôtre , on admire tout , surtout le crime quand il se déploie avec tous les caractères d'une profonde perversité. Si l'instruction de la cause est telle que je ne puisse nier le forfait, je le raconterai dans ses moindres détails avec une grande impassibilité. Je dirai qu'en le commettant je n'ai fait que suivre mes principes, et que ma conscience n'a jamais su ce que c'est que le remords.

Pour peu que cela soit fait avec esprit , on verra les magistrats me traiter avec une sorte de distinction ; une foule curieuse assistera à l'audience , attentive à recueillir mes moindres paroles ; on briguera l'honneur d'un court entretien avec le grand criminel ; on s'enquerra partout si je ne laisse point de mémoires ; le plus petit chiffon de papier écrit de ma main courra la société, et se payera à l'égal d'un autographe de Bossuet ou de Newton.

Enfin , si , impudent jusqu'au bout , j'offre en souriant ma tête au bourreau , le public ne manquera pas de s'écrier : Certes, ce n'est point là un homme ordinaire, et, dans leurs colonnes lues d'un pôle à l'autre , les journaux me don-

neront plus de place qu'ils n'en ont donné au brave général tué sous les murs de Constantine.

Comment donc hésiter devant une action si propre à me faire sortir de la misère ou de l'obscurité, à laquelle ma condition me condamne !

CHAPITRE III.

DIEU nous garde , Messieurs , de jamais introduire dans nos foyers des serviteurs qui n'aient de crainte que pour le bourreau , et dont la fidélité pose toute sur l'intérêt ! Il pourrait bien y avoir telle circonstance où ils se crussent intéressés à nous donner de l'arsenic pour du sel , ou une machine infernale pour une chaufferette ; mais ce qui n'est pas douteux , c'est qu'ils seraient d'une ineffable bonhomie , s'ils avaient scrupule de nous voler toutes les fois qu'ils peuvent le faire en secret.

La croyance ferme et inébranlable à l'existence d'un Dieu , dont l'œil est éternellement ouvert sur nos pensées et nos actions , dont le bras toujours levé sur le crime ôte tout espoir d'impunité , voilà , Messieurs , le grand moyen de ranger les hommes au devoir , le moyen qui



supplée tous les autres moyens et que rien ne saurait suppléer.

Certains bipèdes de l'autre siècle, connus sous le nom de philosophes, dinant un jour chez le patriarche de Ferney, voulaient parler athéisme : « Attendez, leur dit Voltaire, que j'aie fait retirer mes domestiques ; car je ne veux pas être égorgé cette nuit. »

La réflexion était excellente, et c'est grand dommage qu'elle ne se présenta pas à l'esprit des princes, quand Voltaire eut l'audace de tenir en face de l'Europe les discours qu'il ne voulait pas qu'on tint devant ses gens. Attendez, Monsieur, auraient-ils dû lui dire, que nos sujets se soient retirés ; car nous ne voulons pas qu'ils nous égorgent ni qu'ils s'égorgent entre eux.

Beaucoup d'hommes sans tête ne cessent de nous dire que les prêtres devraient se borner à prêcher la belle morale de l'Evangile, sans exiger la foi en des dogmes qui ne sont bons qu'à diviser les esprits et à nous replonger dans les guerres de religion. Ils nous citent avec complaisance l'exemple de la plupart des ministres protestants dont tous les prêches se réduisent à ceci : « Soyez sages, honnêtes, vertueux, et

quelles que soient vos opinions, vous serez de bons chrétiens. » Après tout, ajoutent-ils, l'essentiel n'est-il pas d'être hommes de bien ?

Oui, Messieurs, l'essentiel est que nous soyons hommes de bien ; mais pour devenir et demeurer hommes de bien, l'essentiel est que nous ayons toujours présent à l'esprit un puissant motif de l'être. Il en coûte pour être vertueux, et il est dans la nature de l'homme de ne jamais faire des sacrifices coûteux sans de bonnes raisons. Or, quand je n'ai point à redouter le jugement de mes semblables, quelle raison aurais-je d'immoler mes penchants au devoir, sinon mes croyances religieuses ?

Que le ministre du culte réformé ne s'avise pas de faire le dogmatiste dans ses prêches, certes je le conçois sans peine. Quand on a mis le monde en feu pour émanciper la pensée de toute autorité religieuse et donner à chacun le droit d'entendre la Bible à sa manière, on aurait bien mauvaise grâce de vouloir s'ériger en oracle.

Il est vrai que, nonobstant leurs invectives contre la tyrannie papistique, Luther et Calvin exigeaient qu'on les crût sur parole, et envoyaient sans façon au feu ceux qui doutaient

de leur infaillibilité doctrinale ; mais il fallait bien accorder quelque chose à des hommes qui avaient appris à l'Europe que Rome était la *prostituée vêtue de pourpre*, et que *le pape crachait des diables*. Leurs successeurs n'ayant pas les mêmes droits à la confiance publique, bien leur en a pris de se montrer plus modestes. Ils seraient encore plus conséquents à leurs principes s'ils s'abstenaient de parler même de morale.

En effet, s'il est bien évident que la liberté d'agir est la conséquence nécessaire de la liberté de penser, de quel droit viendraient-ils tracer des règles de conduite à ceux dont ils doivent respecter toutes les opinions ? Quand, par exemple, ils ont lu et commenté les règles sévères de la morale biblique sur la chasteté, que peuvent-ils dire à leurs auditeurs, sinon : « Telle est mon opinion, Messieurs ; je désire que la vôtre s'y rapporte ; mais je ne puis l'exiger. »

Après cette belle déclaration, toujours au moins sous-entendue, ils peuvent prêcher tant qu'il leur plaira ; tout le monde applaudira à leur éloquence, mais il n'y aura pas un adultère de moins.

Au contraire, qu'un prêtre catholique, dont la main virginale n'a jamais touché d'autre main de femme que la main maternelle, monte dans cette chaire où une prescription de dix-huit siècles lui donne le droit de parler ; qu'il vienne nous dire avec cette conviction profonde qui exclut jusqu'à l'ombre du doute :

• Eh quoi ! mes frères, vous n'oseriez vous permettre ces honteux excès devant le dernier des hommes, et vous ne craignez pas de les commettre à la face du Dieu trois fois saint ! Ignorez-vous que dans l'enfer allumé par sa justice les fornicateurs et les adultères occupent le premier rang ? Voudriez-vous donc, pour une vile jouissance qui vous est commune avec les bêtes, affronter une éternité de supplices, et sacrifier les joies sans fin qui vous attendent dans les cieux ? Vous dites peut-être avec le monde que ce sont là des faiblesses d'un moment, qu'un Dieu bon ne saurait punir de châtimens éternels. Mes frères ! est-ce d'après les maximes du monde ou d'après les oracles de l'Évangile que nous serons jugés ? Si la clémence infinie de Dieu ne l'a point empêché de faire expirer sur la croix son Fils bien-aimé victime de nos crimes, l'empêchera-t-elle mieux

de livrer à la mort éternelle une misérable créature qui , non contente de violer ses lois , a l'audace d'en contester la justice et ajoute l'impiété à la désobéissance ? »

Avouons, Messieurs, que pour un peuple qui croit , ces deux ou trois phrases ont quelque chose de plus astringent que toutes les homélies imaginables sur la beauté de la vertu. Point de milieu : il faut être sage , ou cesser d'être chrétien.

Jean-Jacques , qui avait un si admirable bon sens quand il n'était pas fou , se moquait de ceux qui veulent une morale sans dogmes. • Philosophe , tes lois morales sont fort belles ; mais montre-m'en , de grâce , la sanction. Tu ne veux pas l'enfer ; dis-moi donc ce que tu mets à la place. »

Oui , il faut avoir les yeux derrière la tête pour ne pas voir que les croyances religieuses sont la raison fondamentale des devoirs , et que la morale sans dogmes est un arbre sans racines que le moindre souffle des passions emporte comme une paille.

• CHAPITRE IV.

VAINEMENT voudrait-on réprimer les passions, si on ne leur fournit un aliment convenable.

Qu'est-ce en effet que les passions, sinon le désir du bonheur? Or ce désir est absolument incompressible, et vous détruiriez plutôt l'homme que de lui ôter la volonté d'être heureux. S'il vient donc à s'imaginer qu'il n'y a de bonheur que dans la jouissance des biens de cette vie, il ne connaîtra plus qu'un devoir, celui de s'enrichir, plus qu'un crime, celui de rester pauvre. Avec ces beaux principes que deviendrait la société? et voilà pourtant ce que l'on fait quand on ne veut donner d'autre base à la morale que l'intérêt terrestre.

Allez donc prouver au misérable jour. lier qui sue sang et eau pour donner un morceau de pain noir à sa famille, qu'il est de son in-

térêt de souffrir ; dites à celui qui n'a rien qu'il est intéressé à maintenir l'ordre public , à respecter le droit de propriété : vous serez bien reçus !

Dès que l'intérêt est la règle des devoirs , je ne vois plus que d'innocentes victimes dans le peuple de nos bagnes ; car tous sont arrivés là par le chemin de l'intérêt. Direz-vous qu'ils se sont mépris ? — Qui donc vous a établis juges de leurs véritables intérêts ?

Non , Messieurs , nos faiseurs de morale n'avanceront de rien tant qu'ils ne s'appuieront que sur la terre. Ce globe est trop petit pour qu'il se suffise à lui-même. Nos savants commencent à s'en douter , eux qui avaient si bonne envie de se tenir cois dans notre atmosphère. Ils n'ont pas plus tôt voulu expliquer l'origine des aérolithes , que force leur a été de lever les yeux au ciel. S'ils se sont arrêtés à la lune , ce n'est pas moins un progrès dont il faut leur tenir bon compte : bientôt , avec la grâce de Dieu , ils s'élèveront plus haut , et reconnaîtront enfin que le ciel ne s'est pas borné à nous jeter des pierres.

C'est dans le ciel , c'est dans les biens ineffables que la Religion nous y fait entrevoir , qu'il

Il faut chercher un contre-poids aux misères de la vie , un débouché aux insatiables désirs qui tourmentent nos cœurs.

Faites briller aux yeux de nos opulents financiers les trésors que la munificence divine réserve à ceux qui n'usent des richesses que pour le soulagement de leurs frères ; bientôt vous les verrez renoncer à un faste insultant pour la misère publique , et leurs pieuses largesses rétabliront dans l'aisance plus de familles , que leurs avides spéculations n'en précipitent dans l'indigence.

Persuadez aux premiers fonctionnaires de l'État que les grandeurs de la terre ne sont qu'ignominie auprès des honneurs impérissables promis à l'humilité , au désintéressement , au religieux usage de la puissance ; aussitôt vous les verrez consacrer aux intérêts publics le temps qu'ils donnent aux sottises de l'étiquette , aux bassesses de l'intrigue , aux manœuvres de la cupidité. Plus attentifs à éclairer le souverain qu'à flatter ses passions , ils craindront peu une disgrâce qui les avancera dans la faveur du Roi des rois ; et même , comme dans le bon vieux temps , on verra souvent des mains qui ont gagné des batailles et conduit avec gloire le

de l'État, remuer dans un taudis la couche du pauvre et enseigner à ses enfants la Croix-de-par-Dieu.

Prouvez enfin à ce monde de prolétaires, qui n'échappent aux rigueurs du besoin que par la rigueur du travail, prouvez-leur qu'ils sont cent fois plus près du bonheur que les riches. Qu'un bon prêtre, accoutumé à partager avec eux le morceau de pain blanc attaché à ses laborieuses fonctions, leur dise souvent avec l'autorité que donnent son caractère et sa vertu : « Gardez-vous, mes frères, de porter envie aux riches, de murmurer contre Dieu ! bénissez plutôt son infinie bonté de ce qu'il lui a plu de vous rendre semblables à son Fils. Qui pourrait se plaindre de sa pauvreté, rougir de sa condition, quand il voit le Roi immortel des siècles choisir une crèche pour berceau, un obscur atelier pour palais, de pauvres bateliers pour courtisans, et terminer une vie toute de privations par le plus abject et le plus douloureux des supplices ? Que sont vos peines, vos humiliations, comparées à ses souffrances, à ses opprobres ? Cependant il veut bien y attacher une éternité de bonheur. Tout ce qu'il exige de vous, c'est que vous portiez avec résignation la

croix qu'il vous impose, et que vous pardonnez à ceux qui vous font souffrir comme il a pardonné à ses bourreaux. Courage, mes frères ! la peine finira bientôt, mais la récompense durera autant que Dieu même. Il y a dix-huit siècles que le vertueux Lazare oublie dans les splendeurs de la gloire les rebuts qu'il essuya à la porte du mauvais riche, et il y en a tout autant que le mauvais riche expie dans les tourments de l'enfer son attache désordonnée aux biens de la vie. •

Ou je me trompe fort, Messieurs, ou un peuple nourri de telles doctrines sera le plus moral, le plus tranquille des peuples. Jamais il ne lui viendra en pensée de faire de l'insurrection un devoir, du pillage un métier, du suicide un usage. Vous n'en verrez jamais sortir des Fieschi, des Lacenaire, des Alibaud, des Meunier. On n'aura pas besoin de mettre une armée sur pied, pour permettre au souverain de hasarder un instant sa tête aux fenêtres de son palais ou à la portière de sa voiture.

CHAPITRE V.

UN besoin irrésistible pousse l'homme à la recherche de l'infini. S'il dirige ses recherches vers la terre, il la bouleversera sans fin ; car l'infini n'y est pas. Pour l'explorer plus à son aise, il voudra avant tout s'en rendre seul le maître.

Quand, après avoir versé une mer de sang, il ne verra plus autour de lui que des troupeaux d'esclaves, il dira aux uns : Descendez tout vivants dans les entrailles de la terre pour en extraire les précieux métaux que la nature y cacha ; le bonheur que la puissance ne donne pas, peut-être l'or le donnera-t-il.

Il dira aux autres : Fouillez le sein des mers, parcourez toutes les régions depuis les feux de l'équateur jusqu'aux glaces des deux pôles, et trouvez-moi des aliments inconnus, car les mets

les plus exquis sont sans saveur pour mon palais blasé.

Il dira aux artistes : Construisez-moi des palais et des jardins enchantés, où je trouve réunies sous mes yeux toutes les beautés de l'art et de la nature.

Il dira aux confidents de ses débauches : Les plaisirs les plus vifs me sont devenus insipides ; inventez donc quelque volupté nouvelle, n'épargnez rien pour cela : à quoi servirait le monde, sinon à me rendre heureux ?

Cet homme, Messieurs, ou plutôt ce monstre, n'est pas un être fabuleux ; c'est Tibère, c'est Néron, c'est Caligula, c'est tout homme à passions vives, qui, maître du monde présent, et sans foi au monde à venir, veut trouver ici-bas ce qui n'est qu'au ciel, le parfait, l'infini, le bonheur.

Ce que ces scélérats furent à la tête de l'univers, chaque athée conséquent l'est encore dans sa position sociale. Comme eux il emploie toutes ses puissances à se satisfaire, et s'il ne confisque pas le monde entier à son profit, c'est défaut de pouvoir et non de vouloir.

Jetons un coup d'œil sur les régions où une coupable philosophie a popularisé le mépris des

croyances chrétiennes ; qu'y voyons-nous ? Une incroyable fureur de s'enrichir et de jouir agite toutes les classes ; d'énormes fortunes s'élèvent rapidement à côté d'excessives misères. Près des immenses palais où affluent les plus exquis productions des cinq parties du monde , sont de vastes prisons où des archers réunissent des milliers de faméliques , pour leur apprendre à coups de bâton qu'ils ont très tort de ne pas mourir d'inanition , plutôt que d'attenter au luxe de leurs compatriotes.

Plus loin sont des manufactures sans nombre où l'impitoyable faim attache jour et nuit à de meurtrières machines quinze millions d'automates animés.

Au lieu d'admirer ces pays sur la foi de quelques enthousiastes écrivassiers , parcourons-les en observateurs , entrons dans les prisons , dans les maisons de correction , de travail ; étudions les lois sur les pauvres ; examinons le sort de la population manufacturière , et nous nous demanderons ensuite si les eunuques de l'Asie , si les esclaves des Grecs et des Romains n'étaient pas de petits bienheureux auprès des prolétaires de l'Angleterre , oui de cette hypocrite Angleterre qui va corner par-

tout le grand mot de liberté , et jeter des chiffons constitutionnels aux peuples paisibles , afin de les piller tout à son aise pendant qu'ils s'entr'égorgeront pour des mots.

Plût au ciel , Messieurs , que nous eussions toujours été en garde contre les manœuvres de cette pillarde ensorcelée ! Nous n'avons que trop imité sa liberté de ne rien croire en religion et de ne rien respecter en morale.

Aussi voyez ce qui nous arrive. Tandis que l'agiotage et l'industrialisme encombrent nos rues de voitures dorées et nos salons de grands seigneurs naguère garçons de boutiques , le paupérisme , exténué de besoin , furieux de misère , élève des barricades , s'arme de pavés , se rue sur le canon en demandant du pain ou la mort.

Vainement espère-t-on contenir le flot prolétaire en multipliant la force armée , les maisons de détention. Les prisons trop rapprochées se changent en casernes ; les bandes trop nombreuses de forçats sont autant de recrues enrégimentées qui n'attendent qu'un chef. Un jour le caporal qui fume sa pipe à la porte de ces vastes dépôts , ennuyé de ne figurer dans le budget que pour vingt centimes par jour ,

dira à ses camarades : « Voulez-vous devenir généraux, maréchaux, ministres avec cent mille livres d'appointements, et de plus la facilité de gaspiller le trésor ? procurez-vous quelques bonnes limes, et faites ce que je vous dirai. »

Puis s'adressant aux prisonniers : « Mes amis, je vais briser vos fers ; seulement jurez-moi fidélité, obéissance, et de mon côté je vous jure qu'avant un mois la vie et la fortune de vos oppresseurs seront dans vos mains. En attendant que je vous donne des fusils, armez-vous de pavés ; ils ont renversé des gouvernements plus forts que celui de nos tyrans. »

La petite armée, grossie à chaque pas de tous ceux qui n'ont rien et qui veulent avoir, marchera contre la capitale à travers des tourbillons de flamme, des fleuves de sang ; et toutes les horreurs consignées dans l'histoire pâliront devant les exploits d'une armée de cinq cent mille athées.

CHAPITRE VI.

OUI, Messieurs, la terre devient un enfer, si l'on veut y trouver le paradis. Deux hommes ne sauraient y habiter en paix, fussent-ils aux antipodes l'un de l'autre. Après avoir parcouru chacun leur hémisphère, ils s'imagineraient que le bonheur est attaché à la possession du globe entier. De là combat à mort entre Leurs Majestés boréale et australe. L'ivresse du triomphe passée, le vainqueur ne tarderait pas à reconnaître que rien ne ressemble tant à une moitié du monde que l'autre moitié. En proie dès lors à un violent dégoût de la vie, il invoquerait la mort, et un vautour affamé couvrirait bientôt de ses ailes celui à qui vingt-cinq millions de lieues carrées ne suffisaient pas.

Encore un coup, la terre est un enfer, si

chacun veut y satisfaire les besoins démesurés de son cœur.

Il y a sans doute du bien dans le monde ; mais ce bien est très superficiel : le vrai secret d'en jouir est de l'effleurer , d'en user comme n'en usant pas, selon le conseil si profondément sage de l'Écriture. Les plaisirs sont comme une liqueur savoureuse répandue le long du chemin de la vie sur une vase bourbeuse et empestée. Rafrâchissez-y par intervalles le bout de votre langue altérée ; mais gardez-vous d'y barboter à la façon des bêtes , vous seriez suffoqués.

Mais pour glisser ainsi légèrement à la surface de la vie , il faut une force puissante qui nous fasse graviter vers les régions supérieures. Or cette force, c'est l'espérance de ~~monter~~ monter un jour le vrai bonheur dans les cieux , c'est la certitude de ne pouvoir le trouver ailleurs.

Que l'homme, docile à la voix de la Religion, élève ses yeux appesantis vers l'immense océan de délices , dont les délices terrestres ne sont qu'un imperceptible suintement ; aussitôt son cœur palpitant d'une vie nouvelle prendra son essor vers les cieux. Peu lui importera dès lors que son gîte d'un jour sur la terre d'exil soit un palais éclatant d'or ou une cabane de feuil-

lage. La pensée enivrante des joies futures , dominant toutes ses pensées , ôtera aux joies du temps leurs appas séducteurs , à la douleur ses pointes déchirantes. Les biens de la vie ne seront plus que le repas frugal préparé par le Père de famille sur la route de l'éternelle patrie ; et cette terre , qui ne pouvait suffire à un seul homme , fournira l'abondant nécessaire à un milliard de paisibles habitants.

CHAPITRE VII.

OUI, Messieurs, quand la preuve d'une vie future ne serait pas vivante au fond de nos cœurs, quand l'enfer et le paradis seraient des fictions inventées à plaisir, il n'en serait pas moins nécessaire de les accréditer parmi les hommes.

Il faut la crainte d'un enfer à qui, ne craignant plus les lois, médite en secret le crime. Il faut l'attente du ciel à qui, n'attendant plus rien de la terre, s'abandonne tristement au dégoût de la vie. La pensée de l'un et de l'autre est indispensable au riche pour tenir en bride ses passions capables de tout bouleverser, au pauvre pour calmer l'indignation que soulève sans cesse dans son cœur le contraste insultant de sa misère avec notre opulence, de son humiliation avec notre fierté, de ses rudes labeurs avec notre lâche mollesse.

Mais qui attachera ce mors salutaire à la

bouche de l'homme, de tous les animaux le plus indomptable ?

Sera-ce le ministre de cette religion toute négative, qui se tue à nous dire depuis trois siècles que nous avons le droit de nous faire des croyances, et par conséquent de nous bâtir une morale à notre guise ? Est-ce donc pour n'avoir pas assez usé de ce droit que nous avons perdu nos croyances et nos mœurs ?

Comment nous ramènera-t-il à l'unité de doctrine, avec cette Bible qui a divisé ses coreligionnaires en plus de quatre cents sectes qui n'ont rien de commun entre elles, hors l'esprit de schisme et de division ?

Est-ce avec des textes bibliques qu'il ramollira le cœur de ce gros manufacturier qui étale un luxe asiatique au milieu d'un peuple d'ouvriers expirants de fatigue et de faim ? Qu'il aille lui dire : Vous ne lisez donc pas la Bible, mon frère ; car vous seriez frappé des belles sentences sur la sobriété et la charité que Christ exige de ses disciples.

— Pardon, Monsieur, j'ai souvent lu la Bible ; mais de toutes les sentences qu'elle renferme, nulle ne m'a paru plus frappante, plus digne de régler ma conduite que celle-ci :

• Mangeons, buvons, couronnons-nous de roses, car demain nous ne serons plus. »

— Vous êtes dans l'erreur, mon frère, quand vous attribuez à l'esprit de Dieu une telle sentence. Avec un peu d'exégèse vous auriez compris que...

— Un instant, Monsieur, s'il vous plaît : la première *exégèse* d'un chef de manufacture est de surveiller son monde : et là-dessus le haut baron de l'industrie ira asséner quelques vigoureux coups de canne sur la tête de malheureux enfants qu'il voit dormir sur le métier ; et cela très bibliquement, car il a lu dans les Proverbes : « Il est ennemi de l'enfance, celui qui craint de se servir du bâton. »

Il se tournera ensuite vers l'intendant des ateliers pour lui dire : Nous ne manquerons pas d'ouvriers, les rues en regorgent ; réduisez donc le salaire ; au lieu de douze heures de travail, exigez-en quinze et même dix-huit. Plus ces gens seront occupés, plus ils seront sages ; car il est écrit : « L'oisiveté est la mère des vices. »

Un ouvrier, pressé par le besoin et incapable de travail, vient-il solliciter sa charité : Vous vous adressez fort mal, mon cher ; je suis sans pitié pour les fainéants. Si au lieu de gueuser

vous aviez lu la Bible, vous y auriez vu que l'homme sage et laborieux n'est jamais réduit à mendier son pain, et que « qui vit sans travail doit vivre sans manger. »

Parmi les jeunes personnes qui se consacrent dans ses ateliers, en distingue-t-il une dont la jolie figure remue son cœur de boue, aussitôt il décrète son déshonneur, et en lisant la Bible, il trouve dans la conduite des saints patriarches de l'antiquité des exemples qu'il interprète en sa faveur.

Que ne trouve-t-on pas dans la Bible, quand les passions sont chargées de l'interpréter !

Le diable y trouva des textes pour tenter le Rédempteur lui-même.

Les fanatiques sectaires qui ont grossi de tant de honteuses extravagances les annales de l'esprit humain, n'ont jamais manqué de s'appuyer sur la Bible.

C'est au nom de la Bible que Luther et Calvin ont débité tant de choses édifiantes, qui plus tard ont fait rougir leurs disciples.

C'est au nom de la Bible que les premiers anabaptistes couraient tout nus dans les rues, et massacraient les prêtres et les magistrats.

C'est au nom de la Bible que le quaker refuse

de reconnaître aucune autorité sur la terre.

C'est au nom de la Bible que, dans les camp-meetings, le méthodiste-sauteur saute jusqu'à en perdre l'esprit.

C'est encore pour obéir à la Bible que le piétiste crucifie pieusement ses coreligionnaires.

Donner à chacun la Bible comme l'unique règle de ses opinions et de ses mœurs, qu'est-ce autre chose que défier toutes les folies et consacrer tous les crimes ? Les passions seront toujours assez habiles à se créer de beaux prétextes, sans qu'on aille encore leur en fournir de sacrés.

Non certes, ce n'est pas en jetant des Bibles à la tête des gens qu'on redresse les cœurs. Les croyances religieuses fortes et invariables, tel est l'engrais indispensable à la culture des vertus.

Si donc, au lieu de semer des croyances, le ministre du culte réformé se borne à répandre des Bibles, accordons-lui des patentes de libraire ; mais ne comptons pas sur lui pour la réforme des mœurs.

Outre la conviction des croyances, il lui manque encore un levier nécessaire pour agir sur l'esprit des peuples, la sainteté.

CHAPITRE VIII.

LA probité du prêtre, Messieurs, c'est la sainteté, c'est-à-dire, une surabondance, un excédant de vertu qui lui donne un je ne sais quoi de surhumain.

Quand on veut faire aspirer les hommes au ciel, il faut soi-même mener une vie céleste, et faire toujours plus qu'on n'exige des autres.

La vertu n'arrive jamais au cœur si elle n'entre par les yeux. Le moindre exemple de sainteté fait plus d'impression et corrige plus de vices, que cent discours éloquents sur la morale ; ou plutôt, en morale il n'y a d'éloquent que l'exemple, et, comme dit le proverbe, Qui vit bien prêche bien.

Or la sainteté du ministre de la Religion resplendit surtout dans la continence parfaite et la charité.

CHAPITRE IX.

LA conscience universelle a dit à tous les peuples que les ministres du Très-Haut doivent être , comme Lui , célibataires. On veut bien les appeler du doux nom de Pères , leur accorder les droits attachés à ce titre auguste ; mais c'est à condition qu'ils n'engendreront qu'à la manière du Père céleste , en esprit et par la seule puissance de la parole.

Interrogez l'univers ; vous n'entendrez qu'une voix , depuis les plus beaux génies de l'Europe jusqu'à cet Indien sauvage qui répondait naguère à un officier américain qui l'exhortait à recevoir dans sa tribu des ministres du culte réformé : « Le Grand-Esprit n'a pas de femme ; ses prêtres doivent faire de même : puisque les vôtres sont mariés , nous n'en voulons pas ;

- ils nous ressemblent et ne nous serviraient
- de rien. •

C'est la femme qui gouverne le monde : pour commander au monde , il faut donc être supérieur à la femme ; et comment l'est-on ? — En lui disant à la face de Dieu et des hommes : Femme ! vous trouverez toujours en moi un cœur de père , mais rien de plus.

Quand un homme a vaincu , par esprit religieux, la plus terrible des passions, on le croit aisément victorieux des autres. Dès lors ce n'est plus un homme comme un autre ; l'opinion publique l'investit forcément d'une considération, d'une puissance morale extraordinaire. Qu'il attaque les vices , si haut placés qu'ils soient ; qu'il demande à pénétrer au fond des consciences pour en extirper les germes secrets du mal, tout lui est permis. Son regard , sa parole console , soutient , enflamme la vertu , terrasse le crime et l'oblige de chercher un refuge contre le remords dans les bras de la charité. Les passions en fureur peuvent bien haïr cet homme , le calomnier, l'égorger ; le mépriser, jamais.

Or, Messieurs, voilà quel doit être le ministre de Dieu , pour répondre à sa *destination* y aux besoins de la société.

S'il ne s'agissait que de satisfaire par de belles cérémonies l'instinct religieux inhérent au cœur humain, je conçois qu'un père de famille pourrait s'en acquitter tout aussi bien qu'un autre. Mais il n'en est pas ainsi. Le prêtre est un magistrat à part qui doit obtenir, par la seule force morale, ce que toutes les forces humaines ne sauraient faire ; il doit discipliner les esprits et les cœurs, réprimer tous les vices, inspirer toutes les vertus, briser l'orgueil des grands, et l'orgueil encore plus terrible des petits, effacer ce qu'il y a de trop heurtant dans la distinction des classes, et promener sans cesse le niveau de la charité sur l'inégalité des fortunes et des conditions. Mariez le prêtre, et bientôt le thaumaturge aura disparu, et il n'y aura plus d'intermédiaire entre Dieu et l'homme. Dès lors plus d'autre moyen de maintenir une ombre d'ordre dans la société, que d'occuper une moitié des citoyens à juger et à garrotter l'autre.

CHAPITRE X.

J'AI lu la plupart des apologistes modernes du mariage des prêtres (j'entends ceux qu'un honnête homme peut lire) ; mais de toutes les raisons spécieuses dont ils peuvent s'étayer, une seule m'a paru bien plausible, et c'est précisément la seule qu'ils n'osent pas avouer, je veux dire le grand désir que ces gens-là auraient d'*humaniser* les prêtres. Ils s'imaginent, et avec raison, que ces prêtres à la parole si haute et si austère deviendraient les meilleures gens du monde, si on pouvait leur donner une femme et des petits. Occupés un peu plus de leurs affaires, ils s'occuperaient moins de celles des autres. L'église serait une jolie salle de spectacle, où l'on irait aux grandes fêtes entendre de la musique, assister à de majestueuses cérémonies, admirer quelques phrases innocen-

tes, que l'on écouterait de ses deux oreilles sans le moindre danger pour le cœur.

L'enfer, le terrible enfer rendrait les 999 millièmes de ses victimes, et ne conserverait plus que les abominables scélérats que le jury lui-même envoie sans façon au bourreau. A la voix de l'honnête pasteur, les portes du ciel, que l'Évangile fait si étroites, se dilateraient assez pour absorber le troupeau en masse : agneaux, brebis, béliers, vaches, taureaux, chèvres, boucs, même les chiens, même les loups, tous y passeraient au galop.

Le confessionnal serait un trône où, aux approches de Pâques, grands et petits ne feraient nulle difficulté d'aller souhaiter les bonnes fêtes à monsieur le curé. Si l'humeur naturellement un peu grogneuse de celui-ci vous faisait craindre un accueil moins agréable, au sujet de certaines étourderies que vous n'avez pu dérober à la malignité publique, voici ce qu'il vous conviendrait de faire. Avant d'aborder le mari, vous iriez offrir vos hommages à madame ; là vous feriez l'empressé auprès de mademoiselle aînée, déjà plus que nubile. Si vous ne pouviez parler amour, attendu que vous avez femme, vous brigueriez du moins l'honneur de tenir sur

les fouts le premier enfant à éclore , et l'occasion s'offrirait bien vite ; car, dans les pays où le clergé se marie, la fécondité des femmes d'église est chose proverbiale. Enfin vous ne manquerez pas de louer l'esprit et la bonne mine de la sainte progéniture, fût-elle plus sotte qu'un panier , plus laide qu'une chenille. Cela fait , vous laisseriez la soirée à madame , et le lendemain vous iriez sans crainte vous agenouiller pieusement à côté de la grille.

Messieurs, l'histoire du clergé non catholique est là pour prouver que je mets tout au mieux. Je ne parlerai pas du clergé protestant dont tout le ministère se borne à lire la Bible et à vous servir, de temps à autre , sur une table de marbre, du pain et du vin. A quoi lui servirait la confiance publique? Mais je vous citerai les popes grecs et russes qui disent la messe , prêchent , baptisent , confessent , enterrent et font tout ce que font nos prêtres , plus des enfants. Que sont-ils aux yeux de leurs ouailles? D'honnêtes manœuvres dont la profession est de chanter pour de l'argent , de faire force signes de croix en bredouillant du mauvais grec, et d'aller de porte en porte recueillir des aumônes et vidanger les consciences.

Cette dernière opération, si embarrassante chez nous, n'a rien là de bien incommode. Voici comment la chose se passe.

Dans ce salon doré où, à la lueur de cent bougies, une société brillante goûte successivement, et souvent à la fois, les plaisirs de la musique et du jeu, on annonce à M. le comte de.... que le pope se présente *pour les pâques de la famille*. — Ayez soin du bon père, et priez-le d'attendre un instant.

Aussitôt, dans un coin de la cuisine, une petite table se couvre des abondants débris du dîner; on verse de grands coups au saint homme qui, les larmes aux yeux, présage une éternité de bonheur à une famille de tout temps si affectionnée à la religion et à ses ministres.

La partie de wisk finie, et le pope bien repu, on conduit celui-ci dans un cabinet où M. le comte entre en même temps, prie le pope de l'excuser, se précipite à genoux, et lui dit :
« Mon père, vous me voyez tel que j'étais l'an
« dernier à même époque, honnête homme aux
« yeux du monde, mais peut-être grand pé-
« cheur devant Dieu. Vous avez le pouvoir de
« me réconcilier avec le ciel; veuillez bien le
« faire, car je suis repentant. »

— « Mon frère, remercions Dieu de ce qu'il
• vous a fait persévérer dans les bons senti-
• ments que je vous ai toujours connus. C'est
• avancer dans la vertu que de ne pas reculer.
• Vous direz dévotement un *Pater* et un *Ave*
• pour les fautes dont vous pourriez être cou-
• pable, et l'absolution sacramentelle, que je
• vais vous donner ; fera le reste. »

Le comte s'incline profondément, se signe, saisit la main du pape, y applique un baiser, et, ce qui vaut mieux encore, quatre ou cinq roubles, puis vole au salon, et prend en main les cartes de madame qui, à son tour, va faire ses pâques.

Voilà, Messieurs, de la religion à bon marché, et dont bon nombre d'entre nous s'accommoderaient fort. Mais considérons le revers de la médaille, et l'éblouissement se dissipera.

CHAPITRE XI.

DANS cette Russie, où les prêtres sont si faciles à contenter, on compte trois espèces d'hommes d'une nature absolument différente. La première, la plus noble, celle pour le service de laquelle les deux autres existent, se compose de ce qu'on appelle l'autocrate ou czar, qui tient dans sa main la vie, l'honneur, la conscience et la bourse de cinquante-huit millions d'hommes.

Empereur et pape, il se fait obéir à la fois des corps et des intelligences. Lui plaît-il d'abolir d'un trait de plume la religion d'un tiers de ses sujets, l'ainée des religions de l'Europe et de la Russie, religion qui ne respire que l'amour de Dieu et des hommes, un ukase paraît : à ce mot redoutable, tous les esprits doivent s'incliner et dire *amen*, avant même d'avoir lu.

Y eût-on défini qu'il n'y a pas de Dieu , il faudrait encore le croire d'une foi divine.

Un vénérable pontife du culte proscrit oset-il répondre avec autant de fermeté que de modération : « Dans l'ordre temporel , nous révérerons les ordres de l'empereur comme ceux de Dieu même ; mais, en matière de Religion, nous n'obéissons qu'à Jésus-Christ et à son vicaire, • aussitôt un millier de démons à cheval , qu'on appelle Cosaques , fondent le sabre à la main sur le blasphémateur , et l'entraînent dans l'enfer qu'on appelle Sibérie ; les prêtres et les religieux expirent sous le bâton , ou succombent de fatigue et de faim sur la route de l'exil ; les enfants des nobles , jetés brutalement dans des collèges-prisons , n'y entendent résonner que le fouet du correcteur , s'ils n'abandonnent le culte de leurs pères.

Un pope schismatique, précédé de cent grenadiers l'arme au bras , entre dans l'église où l'on a rassemblé à force de coups une centaine de paysans ; il monte en chaire et dit : « Mes • frères , vous avez bien tort de désobéir à l'empereur ; comment ne voyez-vous pas que sa • religion est la seule véritable , puisque c'est • la seule qui puisse vous conserver la vie ? •

Si l'éloquente exhortation demeure sans effet, l'officier commande la manœuvre au milieu des cris et des sanglots, et la lumière divine éclairant enfin ces pauvres ignorants au moment où on les couche en joue, on entonne le *Te Deum*, et le Dieu du pôle compte cent adorateurs de plus.

Cette manière d'agir est si naturelle aux czars, qu'ils ne songent pas même à justifier aux yeux de l'Europe civilisée leurs barbares édits. On ne les voit pas, en effet, inonder les feuilles publiques de factums calomnieux, comme fait leur auguste frère le pape de Berlin.

Mais ce qu'il ne faut pas oublier, c'est qu'en Russie la barbarie n'est pas tellement propriété de la couronne, que les sujets n'en veuillent aussi tâter.

Ces Russes, si dévots à l'autocrate, s'avisent quelquefois, comme les Musulmans leurs voisins, d'étrangler, d'assommer, ou d'empoisonner leur dieu. Quand cette fantaisie leur vient, quelques grenadiers pénètrent pendant la nuit dans le sanctuaire, ... et le lendemain un nouvel autocrate publie *qu'il a plu à la divine Providence de couronner dans le ciel celui qui trônait si glorieusement sur la terre, etc., etc.*

Certes, ce n'est pas le catholicisme qui leur a donné ces fantaisies-là.

Au-dessous de l'autocrate que voyons-nous ? De hauts et puissants vassaux qui possèdent tout ce que le fisc impérial n'absorbe pas ; excellents hommes au fond , mais que vous étonneriez fort , si vous leur disiez que leurs paysans sont leurs frères, leurs égaux devant Dieu.

Au-dessous qu'y a-t-il ? Cinquante millions de paysans-serfs, vrais animaux de labourage, à qui on verse de loin en loin un verre d'eau-de-vie, comme on jette ailleurs quelques grains de sel au bétail.

Avec cela, rien de plus parfait que la police du pays. Vous pouvez le parcourir en tout sens et sans le moindre danger, pourvu que votre voiture soit précédée et suivie d'un régiment d'infanterie, flanqué de cinq ou six cents cavaliers et d'une compagnie d'artilleurs, l'œil sur leurs pièces et la mèche toujours fumante.

Eh bien, cette société où l'on trouve tout, depuis la civilisation corrompue de nos grandes cités, jusqu'à la barbarie dégoûtante du Huron, le pape russe la contemple depuis six à sept siècles, et il n'y trouve rien à changer. Les abominables superstitions que le prêtres catho-

lique va détruire au prix de son sang, dans les forêts de l'Amérique, à la Chine, aux Indes, et chez les féroces insulaires de l'Océanie, lui les voit chaque jour sans s'émouvoir. Le soir, quand, enfermé dans son poêle avec sa femme et ses petits, il s'est enluminé de deux ou trois coups de bière, il lève les yeux au ciel et dit :

- Remercions Dieu, mes enfants, de ce qu'il
- nous a donné un saint empereur qui achèvera
- de délivrer la Russie de la tyrannie du pape
- de Rome. »

CHAPITRE XII.

MESSIEURS , que vous en semble ? Vouliez-vous un autocrate et tout ce qui s'ensuit ? vous qui trouvez que c'est trop d'un droit divin , voudriez-vous en réunir deux sur la même tête et mettre nos consciences à la discrétion du sabre ? Voulons-nous rappeler la vieille classification de notre espèce en hommes-seigneurs et en hommes-choses ou esclaves ? Dans ce cas chassons nos prêtres , trop entichés de leur célibat , et envoyons une ambassade à Papa - Berlin pour lui demander une colonie de ministres meublés de Bibles , de femmes et d'enfants. Mieux encore , chargeons le primat Châtel d'enrégimenter tous les goujats de son espèce ; donnons des femmes en titre à ceux qui n'en ont pas , dussent les filles-mères en crever de dépit ; puis laissons faire.

En parlant ainsi , Messieurs , nè croyez pas que je veuille mettre sur la même ligne les ministres du culte réformé et ce prétendu clergé, pondu hier au fond d'une remise par un sale et sot libertin. Dieu me garde d'un parallèle qui choquerait aussi étrangement ma conscience et la vôtre !

Je me plais à le dire sur les toits , la plupart des ministres protestants que j'ai eu l'honneur de connaître , m'ont toujours paru gens singulièrement estimables sous une foule de rapports. J'ai souvent admiré comment tant de vertus sociales pouvaient demeurer fermes au milieu de l'incessant flux et reflux de leurs opinions religieuses. Leur malheur est de n'être que des hommes ; leur malheur plus grand encore est de marcher dans une carrière où ils furent jetés par des hommes qui certainement valaient infiniment moins qu'eux.

Il y a , en effet , une grande différence entre suivre une religion que l'on reçoit toute faite de ses pères , si mal faite qu'elle soit , et en créer de soi-même une nouvelle qui ôte aux passions toutes les entraves que l'ancienne leur avait mises. Le premier fait peut être d'un très honnête homme , le second est toujours d'un vaurien.

Les fredaines, et les fredaines de la pire espèce, voilà, Messieurs, ce qui a coutume de mettre en verve les faiseurs de religion. On commence par donner de grands coups de pied à la morale ; et comme celle-ci appelle à son secours son père le dogme, il ne reste plus que l'alternative d'assommer le père ou de tomber repentant aux pieds de l'auguste fille. Les esprits dans lesquels l'orgueil égale la corruption, prennent le premier parti ; mais, le monde ne pouvant se passer de dogmes, ils se voient forcés de créer des dogmes nouveaux.

J'ai parlé ailleurs des drôleries qui déterminèrent le moine de Wittemberg à se faire l'évangéliste de l'Allemagne. J'en pourrais dire encore davantage du chapelain de Noyon, le fondateur de la Rome protestante. L'histoire observe, il est vrai, qu'il buvait un peu moins que papa Luther, et qu'il ne se maria pas ; mais elle dit aussi que, malgré son austérité poussée jusqu'à la barbarie envers les autres, le saint homme avait plus d'une manière de se délasser des fatigues de l'apostolat, pas avec son bréviaire, ni avec les grains de son chapelet, croyez !

Lui-même en convient dans son dialogue avec

Jean-Jacques, imprimé récemment à Genève sous ce titre : *L'Ombre de Rousseau à Calvin*. En général, rien de plus sincère que les conversations des morts. Il y a des gens tellement faits pour le mensonge, qu'on n'en tirera jamais une vérité, à moins qu'on ne les mette quelques pieds sous terre.

Bolsec et autres historiens qui l'avaient vu de près, rapportent même que le hargneux réformateur avait, en fait de plaisirs, des goûts vraiment effroyables. Il paraît prouvé qu'avant de songer à faire son *Institution chrétienne*, il avait fait d'autres choses, pour lesquelles les magistrats de Noyon lui appliquèrent sur le dos une décoration dont il ne se targua jamais auprès de ses disciples.

Mais ne parlons plus de ces vieilleries ; les registres de Noyon ne sont plus, et les épaules de Calvin sont lavées.

Encore un mot sur le célibat ecclésiastique.

CHAPITRE XIII.

JE vous crois, Messieurs, trop au-dessus des plates folies du dernier siècle, pour réfuter devant vous le reproche fait au célibat religieux de dépeupler les états. Il suffit d'observer que cette honteuse sottise ne fut mise en avant que par de vieux célibataires gangrenés de vices, usés de débauches, et dont les sales romans ont fermé l'entrée de la vie à un bien plus grand nombre d'hommes, que leurs théories politiques n'en ont fait jégorgier sur les champs de bataille.

Oui, vraiment, c'est bien quand un excès toujours croissant de population nous fait voir près d'un tiers des Français condamné à un célibat forcé, qu'il nous convient de prêcher le mariage aux prêtres !

Je ne m'arrêterai pas davantage aux terribles dangers pour la morale publique, que les

polissons précités trouvaient dans le célibat du clergé. A ces craintes hypocrites je n'opposerai qu'une réflexion.

Quand découvrit-on chez nous que le célibat ecclésiastique était une source de corruption ? quand le poursuivit-on comme un crime ? C'est lorsqu'une tourbe d'abominables brigands, qui se disaient la France, décernaient des pensions sur le trésor aux filles de mauvaise vie, et nous sommaient, la pique à la main, d'adorer une prostituée !

On nous cite quelques misérables (trois au plus) qui, depuis le commencement du siècle, ont oublié leur dignité de prêtre et même d'homme. Mais montrez-moi un corps composé de plus de soixante mille individus, qui dans le même espace de temps n'ait donné que trois noms aux annales du crime. D'où vient que ces misérables, dont on nous jette toujours les noms à la tête, parce qu'on n'en trouve pas d'autres, d'où vient qu'ils ont acquis une monstrueuse célébrité, sinon parce qu'ils étaient les seuls de leur ordre, et que leurs méfaits grandissaient de toute la régularité de leurs collègues ?

Plusieurs d'entre vous, Messieurs, se souviendront aussi bien que moi des épouvantables

vociférations de notre populace voltairienne , quand un jour l'exécuteur des hautes œuvres stigmatisait publiquement le front d'un prêtre , et d'un prêtre étranger à la France. Pourquoi ce *bis* effroyable poussé par mille bouches altérées du sang de prêtre ? C'est que ces tigres en guenilles , en blouses , et même en habit fin , voyaient pour la première fois un prêtre sous la main du bourreau , et qu'ils désespéraient d'en voir de longtems un autre.

Et puis , croyez-vous que vous eussiez rangé ces indignes prêtres au devoir en les mariant ! Erreur ! Il en est de cette passion comme de celle du vin : au gosier sitibond il est plus aisé de s'abstenir que de boire sobrement. Le plus sûr moyen de préserver votre maison de l'incendie , est de n'y souffrir jamais du feu , pas même au foyer.

Laissons aux Evêques le libre exercice de leur juridiction ; ne prenons jamais la défense des prêtres qu'ils menacent de la houlette , et nos tribunaux n'auront jamais à s'occuper du clergé.

CHAPITRE XIV.

LAISSONS donc au prêtre sa virginité, si nous voulons qu'il nous sauve; et lui seul peut nous sauver, puisque nous n'expirons que faute de croyances et de vertus.

Gare à lui et gare à nous, si la femme le touche, car *une vertu sort aussitôt de lui*, comme a dit une plume éblouissante, abusant ingénieusement d'une parole sacrée (Michelet)!

Et quelle est cette vertu que la main de la femme, tant pure soit-elle, met en fuite?

C'est la vertu vivifiante, qui dit au Lazare enseveli dans la fange du vice : Reviens à la vertu; et il revient.

C'est la vertu pénétrante qui va surprendre au fond des consciences un fatal secret, et évente sans bruit la mine qui allait peut-être faire sauter un royaume.

C'est surtout la vertu des vertus du prêtre, celle qui le rend l'arbitre du cœur de Dieu et du cœur des hommes, la vertu qui recueillant un jour l'héritage de ses aînées, la foi et l'espérance, doit leur survivre éternellement..... c'est la charité !

Oui, Messieurs, cette charité ardente qui confond dans ses chastes étreintes le grand et le petit, le riche et le pauvre, l'homme civilisé et le barbare, c'est la virginité qui l'allume et l'entretient. Ce corps que la charité immole sans pitié au soulagement du prochain, la continence a dû auparavant le consacrer sans réserve au service de Dieu.

Il sera humain, compatissant, mais jamais martyr, celui qui a dit à une femme : Je te jure amour et fidélité.

Il pourra s'attendrir sur l'orphelin et le pauvre ; mais il ne les chérira pas d'un cœur de mère, celui qui vit entouré d'enfants dont l'entretien, l'éducation, l'avenir, absorbent ses affections et lui prescrivent de sévères économies.

Le morceau de pain que lui-même s'ôterait de la bouche pour sustenter le famélique qui pleure à sa porte, il n'osera l'arracher des

main de son enfant. Cette vie que , dans un fléau public , il voudrait sacrifier au salut du troupeau et à la gloire de son ministère , il la doit à sa famille.

Vainement il se débat contre la nature ; les plus généreuses résolutions expirent forcément devant les pleurs d'une épouse et le vagissement d'un berceau. Toujours prêtre quand il s'agit de percevoir le salaire de ses fonctions , il ne sera jamais qu'époux et père quand il faudra le verser dans le sein des malheureux et y mêler son sang.

Oui , Messieurs , les aveugles doivent le voir , le mariage est le meurtre solennel du prêtre ; le flambeau d'hyménée , sa torche funéraire.

CHAPITRE XV.

ME demanderiez-vous, Messieurs, ce que j'ai entendu quelquefois demander, où sont, de nos jours, les martyrs de la charité, les prêtres au cœur héroïque qui, à l'exemple de leur divin chef, aiment à donner leur vie pour leurs frères ?

Ah ! Messieurs, ne jugeons pas de l'esprit du clergé par les intrigues, l'ambition, la mondanité et les occupations au moins sottes de quelques freluquets en soutane, vrais enfants perdus de la milice sacrée, qui, après avoir voltigé de porte en porte, se nichent tout à coup dans le chœur d'une église, comme les chauves-souris dans les combles, glapissent en chaire quelques périodes que d'autres ont arrondies, et prennent pour de l'admiration notre profond ébahissement à la vue de tant de fatuité.

Derrière ces mouches paresseuses du sanc-

tuaire, qui nous fatiguent de leur inutile bourdonnement, il est un essaim immense, laborieux, appliqué, qui répare incessamment les brèches de la ruche sociale, en consolide les fondements ébranlés et y élabore en silence le miel parfumé des vertus.

Ce travail ne se révèle qu'à l'observateur attentif, parce qu'il est sans éclat, sans bruit, sans secousses ; il est tel, parce qu'il est vaste, profond, harmonique et continu. C'est le travail de l'Artisan suprême, travail si invisible aux sens que l'homme animal nie Dieu. C'est le travail de la nature, travail lent, mesuré, et pourtant d'une fécondité prodigieuse.

Le bruit n'est jamais que le signal de la faiblesse et du désordre.

Voyez-vous la terre entrer en convulsion, quand, ouvrant son sein aux tièdes ondées, elle répond aux caresses du printemps par des flots de verdure ? Au contraire, entendez-vous de sourds mugissements sortir de ses entrailles palpitantes, fuyez, paisibles habitants des montagnes, l'enfer va s'ouvrir une issue sous vos pieds ! Tremblez, opulents citadins, demain peut-être l'énorme cétacé se jetera sur le faite de vos palais !

Non , Messieurs , ne cherchons pas les soutiens de l'État dans ces bruyants parleurs qui avocassent du matin au soir dans les assemblées législatives. Une volière de pies ou de perroquets en ferait pour le moins autant.

Ne les cherchons pas non plus dans ces fanfarons de révolte , qui se croient de grands hommes parce qu'ils défont en trois jours ce qui a coûté des siècles ; c'est le mérite des incendiaires.

Le vrai législateur des États , le grand redresseur des torts , l'admirable magistrat qui prévient une foule de crimes , répare doucement ceux qu'il ne peut prévenir , et rend presque toujours à la vertu les coupables qui tombent entre ses mains ; voulez-vous que je vous le montre , Messieurs ? Faisons quelques pas.

CHAPITRE XVI.

VOYEZ-VOUS , dans un coin de l'Église , ce prêtre jeune ou vieux , n'importe , enfermé dans une guérite de bois , sans autre mouvement que de se pencher successivement à droite et à gauche pour écouter ce qu'on lui dit , rappeler ce qu'on a trop oublié , et encourager à mieux faire ? Eh bien , c'est le curé de la paroisse ou son vicaire.

Qu'est-ce qui le retient plusieurs heures , chaque jour , dans cette place incommode , surtout par le froid qu'il fait ? — La curiosité ? — Le bonhomme ! s'il a le goût des aventures scandaleuses , criminelles , pourquoi n'irait-il pas lire auprès de son feu , à demi couché sur l'édredon , nos romanciers , nos journaux de bas étage , nos chroniques judiciaires ? Pourquoi ne pas aller aux soirées de telle de ses pa-

roissiennes qui, par ses délicieuses médisances, lui ferait la confession de toutes les dames du quartier ?

Est-ce l'intérêt ? Messieurs, la confession ne se paye pas. Ne parût-il jamais au confessionnal, les 800 ou 1,000 fr. qu'il reçoit ne lui seraient pas moins payés. Il est même très probable que si nos prêtres voulaient renoncer à cette vilaine besogne, il arriverait de tous les coins de la France des pétitions à la Chambre pour l'augmentation de leurs appointements. M.-Isambert lui-même s'indignerait de voir les ministres du culte, les gardiens de la morale, moins bien salariés qu'un sous-officier de gendarmes.

Qu'est-ce donc qui cloue à la planche, au milieu de gens la plupart pauvres et sans éducation, un prêtre doué peut-être de talents qui lui feraient un nom dans les salons de la capitale ou parmi les écrivains de l'époque ? — La charité et un tendre intérêt pour ce même public qui dit quelquefois : Mon Dieu ! à quoi bon ces prêtres ?

En doutez-vous ? approchez et voyez ce qui se passe.

Ici c'est une pauvre femme du peuple dont le mari porte régulièrement au cabaret, au

jeu ou ailleurs, le produit d'un travail qui suffirait à peine à l'entretien de six enfants. Vient-elle demander du pain pour sa famille? Non, car dès longtemps l'homme de Dieu, instruit de sa détresse, lui épargne la peine de venir le solliciter. Que cherche-t-elle donc? Ah! une parole de douceur et de consolation pour ce cœur horriblement agité où les plus sanglants outrages entassent chaque jour l'amertume et le désespoir.

Vingt fois peut-être l'infortunée a pris le chemin de la rivière, et chaque fois la pensée de son Dieu et de ses enfants l'a ramenée à l'église.

« Où couriez-vous, ma fille? lui dit le saint confident de ses douleurs. Si vous ne pouvez souffrir quelques jours les outrages d'un homme, comment pourriez-vous souffrir éternellement les outrages des démons! Courage, mon enfant, levez les yeux au ciel. Si l'époux terrestre prend plaisir à vous tourmenter, le céleste époux, qui vous a aimée jusqu'à mourir pour vous, vous prépare une éternité de célices. Demain, ce soir peut-être, il viendra vous appeler : qu'il vous trouve semblable à lui sur la croix, douce, résignée et priant avec amour

pour l'auteur de vos maux. Outre que par là vous adoucirez vos peines , vous aurez encore le mérite et la consolation de ramener votre époux. Oui , croyez-moi , il ne tiendra pas contre une douceur à l'épreuve des mauvais traitements. Il sera plus assidu à la maison quand , à force de vertus , vous en aurez fait un lieu de délices. C'est la grâce que vous allez demander avec moi à l'Agneau immolé pour les péchés du monde , et que je vais faire descendre dans votre cœur au pied de ses autels. »

Le *pain des forts* touche à peine les lèvres de la pénitente , que ce front où la parole du prêtre avait ramené le calme , s'épanouit d'espérance et d'amour. L'ange rentre à la maison. Le mari tape , puis s'étonne , puis admire , puis aime , puis imite.

Comptons : il y a en France un suicide de moins , un débauché de moins , six misérables orphelins de moins. Il y a de plus une excellente mère de famille , un honnête artisan , six enfants bien élevés.

CHAPITRE XVII.

APRÈS la femme au cœur désespéré , arrive l'homme au cœur cupide. C'est un domestique, le vôtre peut-être, brave homme jusqu'ici ; mais l'amour trop vif du gain pourrait bien , à force de subtilités, le conduire un jour aux galères.

Un mot que M. le curé dit un jour en chaire sur les devoirs des serviteurs, réveilla vivement ses inquiétudes sur certains petits profits qui, tout examiné, sont des vols. Après bien des raisonnements qui ne le satisfont pas, sa conscience, encore trop peu philosophique pour mépriser le remords, l'amène aux pieds du prêtre. Je ne sais trop ce que celui-ci lui dit ; mais, quelques jours après, son maître reçoit une somme d'une main anonyme qui lui affirme que cet argent lui est dû et que ce n'est point par erreur qu'on le lui envoie. S'il a l'œil à ses

affaires, il s'apercevra aussi que la dépense a diminué sans que le train de sa maison en ait souffert.

Comptons donc un coquin de moins, un honnête homme de plus.

Arrive un jeune légiste que je crois avoir vu figurer dans plus d'une émeute. Il raffolait de l'*Esprit des lois*, du *Contrat Social*, des virulentes philippiques de Mirabeau. Depuis, il a assisté aux conférences de Notre-Dame ; il se confesse, il lit Pothier, Domat, est assidu aux cours, plus occupé de connaître les lois que d'en faire.

Notez un Séguier de plus, un Danton de moins.

Au légiste succède un brave officier. Lui aussi a entendu la parole qui triomphait des Bayard, des Condé, des Turenne, et même de Napoléon à ses derniers moments. Il veut se confesser, et certes il y a de quoi. Sauf le péché d'usure et certaines bassesses que repousse l'honneur militaire, rien ne manque pour en faire un délicieux gibier de confessionnal.

La revue sera longue : il faudra suivre le gaillard de la maison paternelle au lycée, du lycée à l'armée, de France en Espagne, d'Es-

pagne en Russie, de Russie en Afrique, et lui entendre raconter bien des gestes omis dans les bulletins de la grande armée.

Bref, le pèlerin se retrouve à Paris, l'an de grâce 1858, en face d'un prêtre qui, au lieu de gronder comme on s'y attendait, lui dit avec douceur : « Réjouissez-vous, mon frère ; Dieu vous a rendu ses bonnes grâces et mis en oubli vos péchés, depuis que vous avez eu la franchise de les reconnaître et de les accuser à son ministre. Vous voulez savoir ce qu'il demande de vous pour expier tant de désordres. Plusieurs de vos collègues, peut-être moins coupables, sont allés s'enterrer sous la cendre et le cilice. Pour vous, restez à votre poste : la Religion et l'État ont encore plus besoin d'officiers chrétiens que de saints religieux. Votre pénitence sera d'accomplir avec une religieuse exactitude les devoirs de votre état, de supporter noblement les censures de ceux qui n'auront pas le courage de vous imiter, de prouver à tout le monde par votre exemple que rien ne sympathise mieux avec le véritable esprit militaire que l'esprit religieux ; et croyez que chacune de vos journées comptera pour une campagne aux yeux du Dieu des armées, et vous prépa-

rera , dans les régions de la gloire ; une forêt de lauriers éternellement verts. »

L'homme des camps se retire , bien résolu d'en faire plus qu'on n'exige , et scellant sa promesse de quelque beau juron qui fait trembler l'enfer et sourire les anges.

Quelques jours se passent , un second officier arrive , puis un troisième , etc. ; et voilà un régiment devenu la terreur des ennemis et des factieux.

Après cela , que les théologiens d'estaminet cherchent dans l'histoire le prêtre ou le moine qui a inventé la confession : si par impossible ils le découvrent , remercions-les et élevons vite une statue à l'*inventeur*.

CHAPITRE XVIII.

OUI, Messieurs, la confession est divine, parce qu'elle est naturelle. « Qu'y-a-t-il, en effet, de plus naturel à l'homme, a dit un grand penseur, que ce mouvement d'un cœur qui se penche vers un autre pour verser un secret? Le malheureux, déchiré par le remords ou par le chagrin, a besoin d'un ami, d'un confident qui l'écoute, le console et quelquefois le dirige. L'estomac qui renferme un poison et qui entre de lui-même en convulsion pour le rejeter, est l'image naturelle d'un cœur où le crime a versé ses poisons. Il souffre, il s'agite, il se contracte jusqu'à ce qu'il ait rencontré l'oreille de l'amitié, ou du moins celle de la bienveillance. »

Si la confession est nécessaire au crime qui se connaît et s'abhorre, elle ne l'est pas moins au crime qui s'ignore et se flatte.

Un ancien philosophe a dit avec beaucoup de raison que nous avons toujours nos vices sur le dos et ceux du prochain sous les yeux. Si nous voulons nous corriger, il faut donc recourir à un œil charitable qui voie là où le nôtre ne peut atteindre.

Vous me direz que la parole évangélique et la belle morale qu'on entend à l'église suffisent pour éclairer chacun sur ses devoirs. Propos de vieille que cela ! De tous ceux qui assistent à un sermon, les deux tiers sont distraits, et le grand nombre des attentifs s'occupent du prédicateur, ou renvoient charitablement à leurs voisins les traits qui leur arrivent. Un discours public est un feu de bataillon à grande distance, plus bruyant que meurtrier. En confession, au contraire, tous les coups portent, parce qu'on nous tire à bout portant. C'est un duel où, pour peu qu'on montre de la franchise, les vices et les illusions succombent forcément.

Si j'étais théologien, j'en dirais bien davantage. Mais une chose qui vous en dira plus que tous les théologiens nés et à naître, c'est la confession. Confessez-vous, Messieurs ; goûtez l'ineffable douceur qui inonde le cœur au sortir d'une bonne confession ; savourez l'odeur de

vertu qui parfume une âme ainsi régénérée, et vous rirez des fantômes dont votre imagination peuplait les avenues de la guérite de bois.

Toutefois, Messieurs, midi sonne, et le prêtre dînerait à minuit, s'il lui fallait auparavant faire une excursion dans nos consciences. Laissons-lui prendre le frugal repas qui l'attend. Trouvât-il une petite volaille sur sa table et un verre de bon vin vieux, qui l'a mieux mérité que lui? Nous l'accosterons au sortir de table.

CHAPITRE XIX.

IL a dîné ; il descend dans son jardin , fait quelques tours , regarde ses fleurs les unes après les autres , gronde son chien assez mauvais fleuriste , puis se recueille , récite quelques prières , et , si personne ne vient lui demander des avis ou des bienfaits , il sort pour en répandre.

Tantôt il va se mêler aux laboureurs , parle de la pluie , du beau temps , puis de Celui qui donne l'une et l'autre ; tantôt il entre chez l'artisan , demande des nouvelles de la famille , appelle les enfants par leur nom , les caresse , leur parle délicieusement du bon Dieu , et tout en ne s'adressant qu'aux marmots il trouve le moyen d'instruire le père et la mère. En sortant

il laisse une image ou un petit livre qui rappellera l'instruction donnée.

De là il s'achemine vers un malade qu'il a déjà préparé à la mort. Le plus souvent c'est un homme du peuple. Ce n'est pas qu'il ne vole à la porte des grands quand il apprend que leurs grandeurs daignent se mettre au lit pour daigner plus tard se laisser enterrer. Mais il est sûr qu'il parlerait de la mort : or ce mot, banni de la bonne société, épouvanterait autant les parents que le malade. La porte reste donc fermée. Le prêtre sonne une fois, deux fois, supplie, gémit ; mais il laisse à la police le soin de crocheter les portes.

Le lendemain on vient le prier de bénir un cadavre. Rien de plus édifiant, lui dira-t-on, què les derniers moments du défunt ; il ne parlait que de Dieu et de ses sacrements, quand un accident imprévu a tout à coup déterminé la catastrophe. Le prêtre aime à se persuader qu'on lui dit vrai : il entonne le cantique de mort ; mais cette fois le diable en rit tout son soûl, et, pour compléter la farce, il irait volontiers brailler au lutrin.

Chez les petits la chose se passe autrement. En général, ces braves gens n'ont pas assez

d'esprit pour vivre et mourir en animaux. S'ils trouvent dans le travail assez de biens pour vivre avec une sorte d'aisance, ils n'en ont pas assez pour se bâtir un paradis en terre. L'espérance du paradis du ciel est donc vivante au fond de leur cœur. Trop souvent, il est vrai, la passion les a jetés hors de la route qu'indiquait le prêtre ; mais celui-ci n'a jamais parlé de la vérité des jugements de Dieu sans faire l'éloge de ses infinies miséricordes , sans promettre un généreux pardon au repentir sincère.

Aussi dès le principe de la maladie, l'homme de Dieu a été appelé ; il a disposé le malade et sa famille à subir avec amour l'arrêt de la divine Providence. Dieu a quitté ses autels pour venir ratifier en personne la sentence de son ministre et rassurer le moribond. Aujourd'hui donc le prêtre n'a plus qu'à dire le dernier adieu à un élu, et consoler ceux qui restent encore dans la terre d'exil.

« Eh bien , mon ange , dit-il à l'agonisant , quand partons-nous pour le ciel ? — Ah ! mon père , soutenez-moi. Quand je pense à tant de péchés..... — Eh quoi ! mon enfant , douteriez-vous des miséricordes infinies de notre Dieu , du Dieu mort pour nous , du Dieu dont la pré-

sence vous causait naguère tant de joie? Son sang précieux qui a lavé le ciel et la terre, n'aurait-il pas le pouvoir de purifier votre âme! N'avez-vous pas tout ce que Dieu chérit le plus après l'innocence, un cœur repentant? Mon Dieu, que feraient ici-bas vos prêtres, si vous rejetiez de votre sein des âmes dont vous avez si bien disposé le cœur! »

Un front serein, un regard amoureux fixé sur la croix annoncent la victoire de l'espérance et la fin du combat. Aussitôt le cierge bénit s'allume, le prêtre tombe à genoux avec les assistants, et convie la cour céleste à voler au-devant d'un bienheureux, puis il se relève pour dire : *Partez, âme chrétienne...* L'âme obéit, et en volant aux joies immortelles, elle imprime sur les lèvres du défunt un sourire que la mort ne peut effacer.

Si c'est une pauvre veuve chargée de famille, que la mort a frappée, soyez sans inquiétude sur les infortunés orphelins. Le prêtre dira à telle de ses paroissiennes : Vous êtes affligée de n'avoir point d'enfants ou d'avoir perdu ceux que vous aviez; en voilà un que Dieu vous envoie. Il dira à une autre : Vous n'en avez qu'un,

au lieu des dix que vous pourriez nourrir ; eh bien, vous en aurez deux.

Il trouvera toujours des mères et des nourrices à ses enfants adoptifs, le prêtre qui n'a point d'enfants selon l'ordre de la nature.

CHAPITRE XX.

LA soirée que nous donnons aux promenades bruyantes, au jeu, au spectacle, aux divertissements de tout genre, le prêtre la passe chez lui dans l'étude et la prière, quand la charité ne l'appelle pas ailleurs.

C'est là qu'il transforme en lait le pain de la parole de vie qu'il distribuera dimanche à sa nombreuse famille. Il sait que cette parole, bien que âpre aux passions, trouve toujours le chemin du cœur, quand elle sort pure de la bouche de l'homme. Aussi est-ce dans les sources sacrées qu'il aime à la puiser. Il sait que cette parole, qui terrasse d'admiration les plus beaux génies, doit être prêchée à tous, surtout aux pauvres et aux petits qui seront toujours le très grand nombre des auditeurs. Aussi est-il admirable de simplicité et de clarté. Il sait enfin

que ce n'est pas ce que l'on dit , mais ce que l'on écoute , qui profite ; il sera donc court , et pour être court en chaire il sera long à l'étude.

Il a lu les grands modèles ; mais n'ayez pas peur que pour battre en ruine nos préjugés modernes , nos erreurs et nos vices d'aujourd'hui , il aille se servir de gargousses confectionnées sous Louis XIV ou la Régence. Son grand modèle est le livre éternellement beau , éternellement neuf , éternellement ravissant de grandeur et de simplicité , de grâce et de force , et dont tous les chefs-d'œuvre de l'éloquence humaine ne vaudront jamais une seule page.

Oui , Messieurs , allez au prône de mon curé , et vous verrez qu'il n'a rien de commun avec ces académiciens en surplis ou en aumusse , bourrés de rhétorique , au geste classiquement mignon , à la phrase toujours cadencée , sur-naturellement prétentieuse et prodigieusement vide. Les écoute qui voudra. Pour moi , jamais je ne les vois arriver avec leur mouchoir blanc et leur air pieusement coquet , que je ne m'écrie avec le bon Sancho Pança : Grâces éternelles à qui a inventé le dormir !

Dix heures sonnent au milieu de ces occupations qu'interrompt à peine un léger repas,

Le prêtre prie de nouveau, scrute sa conscience, non pour savourer le bien qu'il a fait, mais pour se reprocher celui qu'il croit avoir omis. Il gémit devant Dieu d'être un serviteur inutile, promet d'être plus laborieux demain, puis s'endort bien vite ; car dans une heure peut-être il faudra voler au secours d'un malade, et la nuit une fois écoulée, plus moyen de dormir pour le prêtre.

Messieurs, ce n'est là peut-être que le dixième du bien que fait un saint prêtre ; car le secret de la vertu, qu'il recommande si souvent aux autres, il le garde tant qu'il peut lui-même. Toutefois, supposé qu'il n'en fasse pas davantage, que pensez-vous de ses journées ?

Un jour ce prêtre meurt, et nos journaux qui ont des articles nécrologiques même pour les orangs-outangs, garderont le silence.

Après tout, comment le monde aurait-il fait attention à ce prêtre, lui qui n'a pas vu passer les Apôtres ! Cherchez dans les annalistes de Rome païenne les noms de Pierre et de Paul. Il y avait longtemps qu'ils prêchaient, catéchisaient, baptisaient, quand un jour ils se trouvèrent englobés dans le nombre de ceux que Néron envoyait à la mort. Et pourtant ces ob-

scurs suppliciés avaient ravivé le cadavre infect de l'empire, créé un peuple nouveau, et fondé une puissance qui devait durer autant que le monde, et franchir toutes les limites respectées des aigles romaines.

CHAPITRE XXI.

AVOUONS-LE, Messieurs, le vrai sublime de la vertu gît dans cette vie souterraine du prêtre, vie toujours semblable à elle-même, dont rien n'interrompt l'accablante monotonie, vie toute des sacrifices, où la nature, s'immolant sans relâche, n'est jamais soutenue par l'éclat du martyre et le bruissement de l'opinion.

Quand on a un cœur d'homme, on peut bien quelquefois dans sa vie aller se placer en face de la mort sur un champ de bataille; l'entraînement de l'exemple, le regard des braves, des chefs, de la patrie, de l'Europe entière, et le fantôme de l'honneur, jamais plus brillant que dans la fumée des combats, donneraient du courage aux plus timides. Qui, pour se couvrir de gloire, ne s'exposerait gaiement à se faire couvrir de terre?

Mais se condamner à une sépulture anticipée, en sevrant son cœur des joies de la famille, de tout ce qu'il y a de plus doux parmi les douceurs de la vie ; avoir l'oreille incessamment ouverte aux plaintes de la misère, aux cris de la souffrance, au râle des mourants, aux humiliants aveux du remords, et ne recueillir pour prix de son dévouement que les outrages, les sarcasmes, la haine et les persécutions du monde, certes c'est un héroïsme qui paraîtrait fabuleux s'il n'était si commun.

Toutefois cette immolation du prêtre vous paraît-elle moins généreuse, parce qu'elle dure autant que la vie ? Faut-il vous le montrer affrontant avec joie une mort qui fait pâlir les braves eux-mêmes ? Eh bien, voyez-le, au chevet du cholérique ou du pestiféré, cherchant une âme à sauver dans ce cadavre hideux où la vie ne se manifeste plus que par d'horribles convulsions. Parents, amis, serviteurs, tous s'enfuient saisis d'épouvante ; le prêtre seul reste au milieu de cette atmosphère de mort. Que le mal soit contagieux ou non, peu lui importe : pas d'autre contagion, pour lui, que celle du crime ; pas d'autre mort à craindre que celle qui prive à jamais de l'amitié de Dieu.

Et cela , Messieurs , ce n'est pas seulement à Paris , à Marseille , à Toulon , qu'on l'a vu. Des bords de la Néva jusqu'aux rives du Mississipi , partout où le fléau entassait des montagnes de cadavres , le prêtre catholique s'est montré prodigue de sa vie , visiteur intrépide des lazarets , et nulle part dans ces terribles chantiers de la mort il n'a rencontré le ministre luthérien ou calviniste soufflant l'espérance à l'oreille de son coreligionnaire expirant.

Partout son héroïque charité a forcé les hommages des sectes ennemies et valu à leurs ministres des reproches également injustes et amers. Oui , injustes ; car comment ne voit-on pas que ce qui est sublime dans un prêtre célibataire , serait barbare dans un ministre ayant femme et enfants !

D'ailleurs , comment pourrait-il consoler un moribond , celui qui s'est ôté le droit de rien affirmer ? Parlera-t-il de la lecture de la Bible au malheureux dont l'œil s'éteint dans les ombres du trépas ? Lui dira-t-il : Consolerez-vous , mon frère ; Dieu ne saurait damner une âme qui a préféré aux abominations de l'Église romaine la religion de Luther , de Calvin , du roi de Prusse ou de la jeune reine d'Angleterre !

Messieurs, si jamais nous adoptons la religion de Papa-Berlin, stipulons du moins que sa sainteté berlinoise nous garantira du choléra, de la peste et en général de tous les fléaux qui imposent au ministre du culte le pénible devoir de s'immoler pour ses frères.

CHAPITRE XXII.

LE prêtre a deux complices de sa charité : l'un est son frère connu sous le nom de *Frère des Écoles chrétiennes*, *Frère de la Croix*, de *Saint-Jean-de-Dieu*, etc. ; l'autre est sa sœur la religieuse, appelée *Sœur de la Charité*, *Sœur-Grise*, *Sœur de Saint-Joseph*, de *la Croix*, etc. Ils sont l'un et l'autre pour le petit peuple ce que lui-même est pour toutes les classes, lumière et consolation. Eclairer et consoler ! en faut-il davantage à cette pauvre humanité qui est toute ignorance et douleur !

Suivons ces anges d'amour ; où vont-ils ? ils vont s'entourer des nombreux enfants du pauvre, que la nudité encore plus que la paresse retient dans les tristes réduits où ils ont vu le jour. Ni les haillons souillés de vermine, ni l'o-

deur suffocante de l'humide cabane , ne les rebutent.

Que veulent-ils leur apprendre ? La doctrine qui seule empêche les grands d'être des oppresseurs et les petits d'être de vils esclaves ou des scélérats.

Ils les entretiennent du Dieu né dans une étable, du Dieu suant trente ans dans un atelier pour gagner du pain , Lui qui le donne aux rois eux-mêmes. Ils parlent du Royaume éternel qu'il a promis à tous , surtout aux pauvres , si, fidèles à le suivre sans murmure sur la route des privations , ils n'attendent leur pâture de chaque jour que de leur travail et de la bonté infinie de Celui qui nourrit l'énorme éléphant et l'imperceptible vermisseau.

Confrontez cet enseignement simple et sublime avec l'enseignement mécanique que nos anglomanes voudraient lui substituer. L'ardoise lancastérienne peut bien produire des machines industrielles capables de lire, écrire, chiffrer, des automates révolutionnaires qui vous jetteront un pavé à la tête en criant : Vive la liberté !

Le claquoir du Frère et de la Sœur des écoles chrétiennes peut seul former des hommes

qui portent noblement le poids de l'indigence, des hommes inaccessibles à l'envie et à la cupidité en face de l'opulence et de la grandeur, parce qu'ils croient au céleste séjour où laboureurs, journaliers, mendiants, trôneront éternellement au-dessus des rois, s'ils ont été plus vertueux.

Il y a pourtant des hommes qui préfèrent l'ardoise au claquoir ! N'en soyons pas surpris. Il faudrait être bien fou pour ne pas voir que le monde est plein de fous.

CHAPITRE XXIII.

ENTRONS maintenant dans les hôpitaux, et voyons les anges de lumière transformés en anges de consolation.

Panser des plaies dégoûtantes, essayer des ulcères honteux, recevoir le dernier soupir des agonisants, ensevelir des cadavres inconnus, et cela non pas un jour, un mois, une année, mais toute la vie; et cela quand la jeunesse, la beauté, les richesses, l'affection d'une famille désolée, promettent une vie douce et même brillante dans le monde!

• Y a-t-il rien de plus grand sur la terre, • demandait un impie fameux (Voltaire), • que le sacrifice que fait un sexe délicat de la beauté, de la jeunesse, et souvent de la haute naissance, pour soulager dans les hôpitaux ce ramas de toutes les misères humaines, dont la vue est si

humiliante pour l'orgueil et si révoltante pour notre délicatesse ? »

Non , rien de si grand ne s'est jamais vu sous le soleil , et , par une suite nécessaire , rien ne fut jamais aussi vil , aussi exécrationnel , que l'écrivain qui osa appeler infâme la Religion qui inspire de telles vertus.

Ah ! Messieurs , qui pourrait douter encore en présence d'une Sœur de la Charité !

Jetez au feu , si vous voulez , tous les chefs-d'œuvre de logique et d'éloquence que les plus beaux génies ont produits en faveur du catholicisme ; opposez-moi tous les chefs-d'œuvre de séduction que l'incrédulité et l'hérésie ont publiés contre depuis dix-huit siècles : pour remplacer ceux-là et pulvériser ceux-ci , je n'ai besoin que d'une Religieuse Hospitalière.

• Le catholicisme fait des Hospitalières ; c'est donc Dieu qui l'a fait. •

Voilà ma démonstration. Malheur à qui ne la comprendrait pas ! Ce quelque chose qui nous bat sous la mamelle gauche , chez lui ce serait un caillou.

Se peut-il , Messieurs , que ces anges terrestres trouvent des ennemis ! Quoi ! il y aurait des hommes qui détesteraient la charité , parce

qu'elle est religieuse ; comme s'il pouvait y avoir une charité irréligieuse !

Vainement voudrait-on le nier, les boues de nos villes recèlent encore de ces êtres à la façon de Robespierre et de Marat , reptiles plus dégoûtants que dangereux, couvés, éclos et nourris dans la fange sanglante du XVIII^e siècle. Qu'ils vivent, Messieurs, pour notre instruction ! Montrons-les à nos enfants comme une preuve de l'horrible dégradation de notre espèce, quand elle ne lève les yeux au ciel que pour blasphémer.

Oui, qu'ils vivent ! ils ne laisseront pas de leur race, soyons-en bien sûrs. Les monstres sont mulets.

CHAPITRE XXIV.

IL y a des hommes qui, tout en faisant l'éloge de nos Hospitalières, n'en travaillent pas moins à leur ravir l'administration des hôpitaux, et à les réduire au rôle de manœuvres sous la direction d'économés salariés. A les entendre, la *place* de ces bonnes Sœurs est *d'être au chevet des malades et de les environner de leurs soins*; mais voilà tout, car *elles ne fournissent pas de cautionnement et n'entendent rien aux règles de la comptabilité*.

Elles ne fournissent pas de cautionnement ! Eh ! Messieurs, un peuple est terriblement malade quand la Religion et la vertu ne lui paraissent plus caution suffisante.

Que nos ministres et nos fonctionnaires publics soient aussi assidus que les Sœurs de la Charité à la prière du matin et du soir, à l'exa-

men de conscience ; qu'ils aillent à confesse , je ne dis pas tous les huit jours , mais au moins une fois l'an , et vous verrez que cela arrêtera plus de malversations que nos lois sur la responsabilité , sur les cautionnements , vraies toiles d'araignées tendues au-devant des vau-tours.

Elles n'entendent rien aux règles de la comptabilité ! Il est possible que nos Hospitalières soient moins habiles à tenir des livres de comptes que nos gens de bureau qui n'ont autre chose à faire. Mais les livres de comptes ne nourrissent que ceux qui les dressent. L'essentiel dans la comptabilité de nos hôpitaux est que tous les revenus en soient consciencieusement employés au profit des malheureux ; ce but obtenu , à quoi bon des comptes minutieusement détaillés ? En général , la charité compte peu : son compte , à elle , est de donner tout ce qu'elle a et de se donner elle-même sans réserve. L'obliger à tenir un registre exact de toutes ses impenses , c'est la tuer.

Mettez les deniers de nos hôpitaux entre les mains d'inspecteurs et d'économes à gages ; vous aurez sans doute des livres de charges et de décharges en belle écriture moulée , des co-

lonnes de chiffres d'une ravissante symétrie ; mais, comme en Angleterre, la bonne moitié des revenus se consumera à l'insu des pauvres.

Ces habiles chiffreurs ne vivent pas de chiffres, croyez. Entre toutes les espèces emplumées je n'en connais pas de plus gloutonne ; ce sont de vrais gésiers de canards ; l'or y fond comme la cire au feu.

La manie des formes, qui est le démon familial des hommes de bureau, priverait les pauvres même du peu qu'on leur laisserait. Dans un hôpital soumis à une bonne administration, pour obtenir un lit il faut une supplique appuyée d'un certificat du médecin et d'une attestation de pauvreté. Supposé que la supplique arrive sans fâcheux accident à son adresse et soit trouvée régulière, on la décrète d'un *soit montré* ; en réponse au *soit montré*, on requiert information sur l'exposé des faits — décret d'informer — visite du médecin — enquête sur l'état de fortune — rapports des enquêteurs — délibération — enfin, la chose allant au mieux, il sort au bout de trois ou quatre semaines un permis d'entrer. On vient en porter la nouvelle au suppliant ; mais celui-ci est déjà parti, en compagnie du croque-mort, pour

un pays où l'on entre sans supplique, sans *soit montré*, sans *enquête*, etc.

Au demeurant, bien lui en a pris de s'être sauvé; car la régularité des formes lui réservait dans l'hôpital une fin encore plus misérable. Pour la moindre tasse de bouillon, il lui aurait fallu un bon revêtu d'une demi-douzaine de *visas*. En suivant la filière des bureaux, le bouillon lui serait arrivé froid comme glace, ou le froid de la mort l'aurait saisi lui-même avant l'arrivée du bouillon. C'est ce qui se voit dans la plupart des hôpitaux de Londres, où la comptabilité est admirable. Le plus souvent on n'y trouve des lits et du bouillon que pour les trépassés.

Je crois l'avoir déjà observé, la plus terrible maladie de l'époque est cette rage d'administration qui possède tout le monde. L'Europe fourmille de bureaux; les bureaux fourmillent d'employés : comme le seul mérite du grand nombre de ceux-ci est de savoir écrire et chiffrer, il a fallu que l'administration descendît à la portée de leur génie et devînt toute pape-rassière. Écrire sans mesure et sans fin, entasser protocoles sur protocoles, projets sur projets, rapports sur rapports, comptes sur

comptes, dépêches sur dépêches, c'est maintenant le grand art de gouverner et d'administrer. Un jour le feu prendra à ces montagnes de sottises imprimées ou manuscrites, et je crains fort qu'il n'y ait plus assez de sang dans nos veines pour arrêter l'incendie.

Messieurs, préservons au moins nos hôpitaux. Que la bureaucratie nous y mène tous, les uns après les autres, à la bonne heure, c'est son métier; mais, de grâce, qu'elle s'arrête à la porte. Mourons, s'il plaît à Dieu, de phthisie, d'apoplexie, de choléra, de peste; mourons de toutes les morts connues jusqu'à ce jour; mais ne mourons pas de *comptabilité*.

CHAPITRE XXV.

En parlant du prêtre, de son frère et de sa sœur, puis-je passer sous silence celui que tous trois appellent leur père, celui qu'ils accompagnent sur la route de l'exil ou sur les marches de l'échafaud, quand des frénétiques lui disent : Pontife d'une religion que nous abhorrons parce qu'elle nous commande la vertu, bois du sang avec nous, vautre-toi dans la boue, ou meurs !

L'Évêque ! savez-vous, Messieurs, ce que c'est qu'un Évêque ? Certes, si vous l'ignoriez, vous seriez bien peu excusables. Pour en donner une magnifique définition, il vous suffirait de nommer tous nos Évêques à la file. — Tous ? — Oui, tous hors un seul (qui, dit-on, ne l'est plus), et encore ce seul en dirait autant que les autres, si vous ajoutiez : Un Évêque est tout ce que celui-ci n'est pas.

L'Évêque est une création chrétienne qu'il faut étudier en elle-même, car l'ancien monde n'offre rien de semblable. C'est le principe générateur des merveilles que nous avons vu opérer au prêtre, au frère, à la sœur. Dans le cercle de la religion et de la bienfaisance, tout ce qui se fait sans qu'il ait dit, Oui, est éphémère, suspect, dangereux. Tout ce qui se fait quand il dit, Non, tourne infailliblement mal, à moins que lui-même ne soit mal avec l'Évêque des Évêques à qui il a été dit : « Paissez les brebis et les agneaux. »

Oui, Messieurs, n'en déplaise à tels de nos perroquets législateurs, un Évêque est quelque chose de si grand, qu'on ne saurait y toucher sans mettre en émoi la presse européenne. Et observez que dans ces sortes de rencontres les qualités personnelles ne sont rien, c'est l'Évêque qui est tout.

Est-ce l'illustre et vertueux baron Droste de Wischering qui fixe tous les regards sur Minden ? Non, c'est l'Archevêque de Cologne. Qu'a-t-il fait pour exciter un intérêt aussi général ? Il a eu le courage de répondre : Non ! à un souverain qui se croit dieu, puisqu'il s'arroe le droit de faire des religions. Or, pour punir

ce crime énorme, le nouveau dieu a fait marcher une armée (1) ; pour empêcher le peuple de sympathiser avec le déicide, il a placé un agent de police dans chaque maison, un factionnaire à chaque porte ; et pour ôter au grand criminel l'estime et l'admiration de l'Europe, il a salarié en Allemagne et chez nous tous les débitants de calomnies.

Encore une fois, c'est quelque chose de grand qu'un Évêque,..... pourvu qu'il soit rare à la cour. Peut-être dis-je mal, mais un Évêque à la cour, c'est un poisson sur la paille. Bossuet lui-même y était petit, quand il ne s'y montrait pas en chaire. Qu'on y voie des Évêques *in partibus*, à la bonne heure !

Des Évêques *in partibus* ! cela va-t-il intriguer nos dames qui s'avisent de lire sans savoir le latin ? Un Évêque *in partibus* ! grand Dieu ! qu'est-ce que cela ? Il y aura telle gentille li-seuse qui dira à sa belle voisine : Ma chère, un Évêque *in partibus* est sans doute un Évêque turc, un Évêque bédouin, un abbé Crossé-Mitré de la cour impériale de Maroc.

Mesdames, on dit bien que vous parlez tou-

(1) Voyez les pièces justificatives.

tes les langues ; mais vous ne les entendez pas toutes. Serait-ce là une preuve que vous parlez quelquefois sans vous entendre ? Croyez-moi , c'est là maintenant un de nos privilèges. Peut-être est-ce une usurpation de notre sexe sur le vôtre , mais elle date de loin : c'est comme le partage de la Pologne , plus moyen d'en revenir ! Puis nous sommes les plus forts ; parlez sensément , ou l'on vous poursuivra pour contrefaçon.

Je reviens aux Evêques vraiment tels.

CHAPITRE XXVI.

RIEN de grand comme un Évêque à la tête de son diocèse , donnant des audiences à tout le monde et n'en sollicitant de personne , si ce n'est à la porte des moribonds qui ne voient pas l'enfer allumé sous leur lit , à la porte d'un hôpital où l'on pleure , d'un taudis où la faim se lamente ; si ce n'est encore à la porte dorée où l'opulence oublie que Dieu réserve aux riches l'honneur de nourrir , de chauffer et de vêtir l'Homme-Dieu dans ses pauvres ;

Il est grand , n'eût-il qu'une croix de laiton sur la poitrine et une crosse de bois à la main , l'Évêque qui , après avoir employé la journée à donner des avis paternels à ses prêtres , à distribuer des secours et des consolations aux malheureux , se retire le soir au pied du même autel où il était à la naissance du jour , pour bé-

nir encore une fois son troupeau, et déposer dans le cœur du divin Pasteur tout ce que son cœur éprouve d'angoisses maternelles à la vue de tant d'enfants qui s'égarent et s'endorment sur le bord des abîmes sans fond de l'éternité, enfants dénaturés qui ne répondent aux plus touchantes sollicitations que par d'insolentes moqueries et une désolante indifférence.

Que j'aime à le contempler dans le jardin solitaire où il se promène à pas lents, méditant les paroles de vérité et d'amour, qu'il ira bientôt redire à ses ouailles dispersées sur la montagne ou paissant dans le creux des vallées sous la garde du prêtre !

Qu'il est grand, dans ses courses apostoliques, le préfet des âmes, gravissant, le bâton à la main, le sentier étroit suspendu sur les abîmes où le torrent blanchit les rochers de sa bouillonnante écume, et emplit la vallée de ses longs mugissements !

Le pasteur du hameau caché dans les nuages est accouru avec les villageois au pied de la montagne pour lui dire : « Monseigneur, les chemins sont impraticables ; notre jeunesse descendra ; n'exposez pas des jours si précieux au diocèse. »

— • Mes enfants, si les chemins sont impraticables, par où êtes-vous donc arrivés? Votre jeunesse descendra; mais vos vieillards, vos enfants, vos malades, la plus chère partie du troupeau, viendront-ils recevoir ma bénédiction et la parole qui rend l'espérance à la vieillesse, éclaire l'enfance, adoucit la souffrance et la douleur? Puisque mon cheval ne peut avancer, il restera ici; la charité me prêtera ses ailes. Si je meurs de fatigue au sein de vos montagnes, vous graverez sur ma tombe l'építaphe que le divin Pasteur imprima de son sang sur la croix, il y a dix-huit siècles : *Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis.*

Allons, mes enfants, vos âpres rochers se couvrent de roses quand on pense au Calvaire. •

CHAPITRE XXVII.

Et nous, Messieurs, resterons-nous là avec l'humble haquenée du Pontife? Non, Messieurs, trop souvent nous avons fait cortège au vice triomphant : suivons aujourd'hui celui de la vertu ; mêlons-nous aux pompes religieuses, les seules connues de nos montagnards.

Voyez dans le fond de l'étroite vallée cette longue file d'enfants, de jeunes filles, de femmes, de jeunes gens, de vieillards, parés comme aux plus beaux jours de fête, précédés d'éclatantes bannières, et s'avancant comme une guirlande mouvante sur les flancs noirs du rocher ; plus loin, cette double haie de bouleaux et de sapins sortis de la forêt pour rendre hommage au ministre de Celui qui donne le suc à leurs racines, la verdure à leurs rameaux.

Avançons, Messieurs, deux à deux, chapeau bas, au chant des saints cantiques, au son mille fois répété de la cloche lointaine ; entrons dans le temple rustique dont les vertus du pasteur et l'innocence du troupeau sont le plus bel ornement.

Moins d'attention, s'il vous plaît, aux joues de rose, aux lèvres de carmin de nos jeunes bergères ; comme elles, n'ayez des yeux et des oreilles que pour le messager du ciel.

Prosterné au pied des autels, il n'a encore parlé qu'au Dieu qui l'envoie, et déjà des larmes roulent dans tous les yeux. Il se lève, il se tourne vers l'assemblée profondément recueillie ; que dira-t-il ? Il dira ce que le vénérable prêtre qui est à ses côtés n'a cessé de dire depuis vingt ou trente ans. Il expliquera la loi du ciel et de la terre, la loi du temps et de l'éternité, la loi sans laquelle les autres lois ne sont que des commérages de tribune, la loi qui commande toutes les vertus, proscriit tous les vices, règle tous les devoirs ; la loi qui fait les bons rois, les bons sujets, les bons maris, les bonnes épouses, les bons maîtres, les bons serviteurs ; la loi qui rend les magistrats incorruptibles, les soldats intrépides et humains ;

enfin , la loi qui nous ferait croire au bonheur de cette vie , si elle ne nous apprenait que les joies de la vertu ne sont qu'un faible avant-goût des délices sans mesure et sans fin de la céleste patrie.



CHAPITRE XXVIII.

LE catéchisme va commencer. Écoutez, Messieurs, les questions que l'auguste vieillard adresse à l'enfance, questions colossales qui ont fait radoter si longtemps les plus fortes têtes de l'antiquité, problèmes gigantesques que nos sublimes professeurs de philosophie et d'histoire ne tentent jamais de résoudre en dehors de l'Évangile, sans faire rire jusqu'aux larmes le gros bon sens qui les écoute.

« Dites-moi, mon enfant, qui a créé le ciel, la terre et tout ce qu'ils renferment ? Comment, pourquoi existez-vous vous-même ? Qu'êtes-vous, un animal, un ange, un dieu, ou un mélange de tout cela ? Qu'est-ce que la vie ? Qu'est-ce que la mort ? Pourquoi l'homme est-il si malheureux avec un désir si vif du bonheur, si vicieux avec tant d'estime pour la vertu, si

ignorant, si rampant avec une si haute idée de ses lumières et de sa grandeur ? »

Écoutons la réponse de ces intelligences de huit ans, élevées au milieu du bêlement des troupeaux. Jamais la raison a-t-elle fait entendre un langage aussi ferme, aussi lumineux, aussi élevé, aussi divin ? D'où vient aux petits enfants du pâtre cette merveilleuse science refusée aux plus sublimes génies ?

Quel est ce petit livre que vous voyez entre leurs mains ? — Messieurs, c'est le plus beau des livres après l'Évangile, puisqu'il n'en est que le résumé fidèle ; c'est le code éternel des intelligences et des cœurs ; c'est le livre dont les plus beaux livres ne sont que le commentaire ; c'est le plus parfait des livres, puisque des milliers de critiques acharnés y cherchent vainement une erreur depuis dix-huit cents ans ; c'est le catéchisme, oui, le catéchisme ! quel livre, Messieurs ! Lisons-le, étudions-le, méditons-le. Brûlons tous nos autres livres, la mien le premier, si vous voulez, pourvu que les autres le suivent ; nous en saurons bien assez, quand nous saurons notre catéchisme ; nous ne serons que d'orgueilleux idiots tant que nous ne le saurons pas, fussions-nous des

bibliothèques vivantes, des colonnes d'académies.

Etudiez le catéchisme, Messieurs qui nous gouvernez, et si vous faites encore des sottises, vous comprendrez au moins que ce sont des sottises.

Apprenons-le et surtout pratiquons-le tous, si nous voulons sortir de l'effroyable gâchis où nous suons sang et eau depuis que nous sommes brouillés avec le catéchisme.

CHAPITRE XXIX.

ASSISTONS encore aux adieux du Pontife au petit troupeau.

Il finit, comme il a commencé, par des bénédictions, par une parole d'amour. Elle est courte, mais elle est le dernier mot de l'Évangile, la plus complète formule du christianisme :

• Aimez Dieu, mes enfants; aimez-vous les uns les autres. Si la terre et ses intérêts vous divisent quelquefois, que le ciel et ses espérances vous unissent; aimez-vous, c'est toute la loi, c'est le bonheur de l'homme, c'est le bonheur des anges. •

Il part à travers la foule de ses enfants agenouillés pour recevoir sa dernière bénédiction. Il part; mais que de saintes pensées il laisse dans les esprits! que de généreuses résolutions dans les cœurs, que d'inimitiés étouffées à sa

voix ! que de torts réparés ! que de vertus chancelantes raffermies ! On dirait une colonie de bienheureux descendus dans ces tristes montagnes où , sans la Religion, on ne verrait que des sauvages et des ours.

Eh bien , ce qu'il a fait aujourd'hui , il l'a fait hier , il le fera demain , il le fera jusqu'au dernier soupir.

Quelles journées pleines que celles d'un Évêque ! Comparons-leur les nôtres , nous hommes d'action et de mouvement , qui croyons franchement que le soleil s'éclipsera le jour où nous lui fermerons la paupière , et que la société expirera de douleur sur notre cercueil.

C'est à ces hommes , Messieurs , qu'il appartient de fonder les États et d'assurer le bonheur des peuples. Il avait bien raison , le philosophe , d'ailleurs très incrédule , qui disait que les *Évêques avaient fait le royaume de France comme les abeilles font une ruche* (Gibbon).

Hélas ! si la ruche , horriblement bouleversée par les frelons , peut encore être refaite , croyez , Messieurs , c'est par les Évêques qu'elle le sera.

CHAPITRE XXX.

MAIS si nous voulons que les Évêques remontent la ruche, laissons-les gouverner l'essaim comme ils l'entendront. Si pour le grand œuvre, outre des prêtres à demeure appelés curés, il leur faut encore des prêtres toujours sur pied nommés missionnaires.....

Pas de bruit; Messieurs! on trépigne là-bas, probablement parce qu'on ne sait pas parler, parce qu'on a l'esprit dans les bottes. Je sais bien que le mot a peine à entrer dans certaines oreilles, si grandes qu'elles soient; mais il ne s'agit pas de mots dans une assemblée comme celle-ci. En bonne logique, commençons par définir. Messieurs les interrupteurs, voudriez-vous bien nous dire ce que c'est qu'une mission?

J'adressai l'autre jour la même question à un homme du peuple souverain, qui invectivait avec une extrême chaleur contre la *mission* en présence d'un bon nombre de ses pareils. — « Tenez-vous à le savoir, Monsieur? allez dans l'église de..... Vous verrez en chaire un grand homme sec, affublé d'une chemisette de calicot blanc sur un habit noir, une croix sur la poitrine, assourdissant de je ne sais combien de balourdises un troupeau de dévotes et d'imbéciles qui l'écoutent comme un ange et pleurent comme à un enterrement : eh bien, c'est la mission. » Puis s'adressant à son royal auditoire : « Qu'il vienne, le drôle, qu'il vienne à,.... et aussitôt un long bourdonnement de mort circula parmi ces majestés en guenilles.

Voilà, Messieurs, à quoi l'on s'expose en ne définissant pas ou en définissant mal. Ce bon peuple peut prendre des hommes pour des choses, et vous tuer très innocemment un prêtre, tout en croyant ne tuer que la mission.

Messieurs, ne parlons plus des missions, puisque c'est un mot damné dans le monde; mais liberté aux missionnaires, comme à tout citoyen qui n'a ni volé, ni tué, ni incendié, ni fait de ces vilaines choses qui conduisent au

bagne ou à la prison par le chemin des Assises ou de la police correctionnelle!

Liberté à ceux qui viennent dire à nos femmes d'être moins fantasques, moins revêches, moins vaniteuses, moins dépensières, moins médisantes, moins..... tout ce qu'une mauvaise femme peut-être, et qui résumant toujours leurs allocutions au sexe en ces deux mots très bibliques : Le premier devoir d'une femme chrétienne est d'être fidèle à Dieu; et le second, inséparable du premier, est de ne vivre que pour son époux et ses enfants.

Liberté à ceux qui disent à nos enfants : Soyez obéissants, respectueux, reconnaissants, studieux, appliqués, etc.

A nos domestiques : Fidélité et soumission à vos maîtres, sous l'œil de Dieu qui voit des friponneries là où vos maîtres n'en voient pas.

Aux avares : Voulez-vous donc crever sur votre or, au lieu de le placer entre les mains des pauvres, sur la banque du ciel au cent mille pour cent!

Aux usuriers, aux voleurs de tout grade : Restituez, Messieurs, restituez! tant de coquinerie, quand elles seraient mille fois plus se-

crêtes qu'elles ne le sont, vous conduiraient infailliblement au pilori de l'éternité.

Liberté à ceux qui,.... mais, Messieurs, vous n'aimez pas les longs sermons, liberté donc à nous de ne pas aller aux sermons de missionnaires ; car ils devraient peut-être nous en faire de plus longs qu'à nos femmes et à nos enfants.

Enfin, liberté à tous ! à tous ! oui, à tous, même.... aux.... Jésuites !

— Ah ! pour le coup, maître Polichinelle, gare la canne !

— Pardon, Messieurs, mais ici encore c'est faute de s'entendre que vous recourez à la canne pour répondre. Très mauvaise manière de parler que celle-là, depuis qu'on a fait des fusils avec des cannes. Des cannes-fusils ! vous m'entendez, Messieurs..... nous frémissons encore. Mourir sur le trône d'un coup de canne ! Ce ne sont pas les Jésuites qui ont inventé ces cannes-là, croyez !

CHAPITRE XXXI.

Quoi, Messieurs, il y aurait encore parmi nous des esprits assez souples au bât pour supporter les sottes histoires du gouvernement occulte, des armées souterraines, du poignard dont la poignée est à Rome et la pointe en tous lieux !

Ah ! Messieurs du *Constitutionnel* et consorts, nous en avez-vous fait de ces contes pendant la comédie de quinze ans ! Que de fois vous aurez pouffé de rire en songeant à l'incomparable innocence de vos abonnés !

Croyez-moi, Messieurs, c'est un métier de damné que vous faites là. S'il profite un moment, il finit toujours mal. Tant vont les cruches à l'eau, qu'à la fin elles se cassent. Vous avez beau être solides, Messieurs..... Tôt ou tard le bonhomme Jacques s'aperçoit qu'on lui

a donné du cuivre pour de l'or, et il arrive chez vous avec ses sabots à la main, la fureur dans les yeux et les gros jurons à la bouche. Chat échaudé craint l'eau froide. Vous diriez plus de vérités que n'en dit le *Moniteur*, qu'on ne vous croirait plus. Vous en êtes à ce point que le seul moyen de ne pas tromper vos lecteurs est de continuer à mentir.

Ah ! Messieurs, que vous auriez besoin d'une bonne mission ! Si les Jésuites étaient encore à Saint-Acheul ou à Mont-Rouge, je vous supplie-rais, dans l'intérêt de vos âmes et de celles de vos abonnés, d'y aller faire une sévère retraite durant quelques mois. Mais, comme, grâce à vos homélies, ces bons Pères n'osent plus se montrer nulle part, invitez-les, Messieurs, à vous aller prêcher et confesser dans vos bureaux.

Là, nul danger. Ils y prêcheraient toute une année avec la voix de Brydaine, que personne ne songerait à eux. Les uns diraient : Ces messieurs exercent quelque député novice à réciter les éloquentes improvisations que nous lirons après-demain dans leurs colonnes. — Vous n'y êtes pas, diraient les autres ; ces messieurs qui savent tout, ont vent d'une émeute, et ce que

vous entendez est une répétition donnée aux harangueurs chargés de ramener la populace à l'ordre.

Enfin, que ne dirait-on pas? mais bien fin qui verrait là des Jésuites!

Eh bien, Messieurs, puisque vous êtes assurés du secret, vite en besogne. Vous le savez, il y a des Jésuites partout, courez aux plus proches. Il n'y a pas à choisir, qui voit un Jésuite en voit cent.

Craindriez-vous l'embarras d'une confession générale? — Pas de confession moins embarrassante que la vôtre. Tous vos péchés, du moins vos péchés de journalistes, sont écrits, imprimés. Prenez vos feuilles depuis la première jusqu'à la dernière, lisez tout, ne cachez rien.

— Tout? Mais pourtant il nous est arrivé parfois de dire de fort belles choses sur la Religion, le clergé, le roi, etc.

— Oui, Messieurs, mais tout cela était une aiguille à passer du mauvais fil; c'était de la fine impiété frottée de dévotion. Songez que le bien fait à mauvaise intention est pire que le mal.

Ici point de patelinage. La moindre réticence.

gâterait tout. Lisez tout d'un bout à l'autre. Ce sera long sans doute ; mais ces bons pères savent être patients à l'affût quand il s'agit de gibier de votre espèce. Et puis, nous avons bien eu la patience de vous lire, nous qui ne sommes pas Jésuites.

— Mais pendant l'opération que deviendra notre journal ? que feront nos abonnés ?

— Vos abonnés, Messieurs, continueront à bâiller comme par le passé. Est-il donc impossible de bâiller sans vous lire ? Enfin, vos abonnés..... ils liront mon livre.

CHAPITRE XXXII.

JE n'ai pas la prétention de faire ici l'apologie des Jésuites. Qui en eut jamais moins besoin qu'eux ! Quand les quatre parties du monde n'attesteraient pas les immenses services qu'ils rendirent à la Religion , aux sciences , à l'humanité ; quand les plus grands écrivains des deux derniers siècles, quelles que fussent d'ailleurs leurs opinions , n'auraient pas rendu un éclatant hommage à leurs talents et à leurs vertus , ne leur suffirait-il pas d'avoir mérité la haine d'un Pombal , d'un d'Aranda , d'un Choiseul , d'une Pompadour et de leur triste séquelle ?

On les accusa de corrompre la morale. Qui les accusa ? Des prostituées en faveur , une cohue de magistrats et d'écrivailleurs la plupart

perdus de débauches et grands admirateurs de la morale de *la Pucelle*.

On les accusa de compromettre la dignité et la sûreté des gouvernements par leurs intrigues, leur esprit de domination ; et leurs calomnieux ne furent pas plus tôt maîtres des affaires, qu'ils signèrent le plus honteux traité qui souille nos annales, livrèrent à l'Angleterre des colonies fondées bien plus par les vertus de nos missionnaires que par la puissance de nos armes, et préparèrent tous les désastres qui ont désolé la France, l'Espagne et le Portugal.

De nos jours encore, qui a provoqué le massacre des Jésuites à Madrid et leur barbare expulsion de toute la Péninsule, sinon l'infâme faction qui, pour dévorer plus tôt les restes sanglants de la patrie, convie à l'horrible festin tous les vautours de l'Angleterre et d'ailleurs ?

Et..... mais ceci ressemble à de l'indignation : or l'indignation ne déroge pas moins au calme philosophique de Platon qu'à l'hilarité bouffonne de Polichinelle.

D'ailleurs, je le répète, je ne veux point me faire l'apologiste des Jésuites. S'ils sont venus se placer sous ma plume, c'est que je veux vous offrir, Messieurs, quelques réflexions sur

les ordres religieux, magnifique appendice du sacerdoce catholique et son agent le plus actif dans le grand œuvre de la régénération du monde.

Grâce à Dieu, nous n'en sommes plus au temps où l'on ne pouvait hasarder le mot *Moines* dans le beau monde, sans lui donner pour cortège le fanatisme, l'ignorance, la superstition, la paresse et la barbarie. Nous consentons enfin à étudier l'histoire ailleurs que dans les romans du Menteur de Ferney et des ignobles faussaires qu'il traînait à sa suite. Déjà leurs sales productions, repoussées des bibliothèques honnêtes, couvrent le parapet de nos ponts, les quais de nos rivières, en attendant que les polissons qui les lisent encore, leur rendent pleine justice en les joignant aux immondices bien moins immondes dont l'humide élément délivre nos cités.

A peine avons-nous porté un regard attentif sur le moyen-âge, que nous avons vu cette race stupide et indolente des moines se lever comme des géants au milieu du monde barbare, et livrer un combat de huit siècles pour sauver histoire, sciences, agriculture, beaux-arts, humanité, liberté, en un mot, tout le bagage

de civilisation qui nous distingue des Hottentots.

On avoue maintenant cela ; on s'extasie même devant les prodigieux travaux du monachisme ; mais on a grand soin de l'avertir que son temps est passé et que sa présence serait plus nuisible au siècle des lumières et à la régénération qui se prépare , qu'elle n'a été nécessaire aux siècles d'ignorance.

Telle n'est point ma pensée, Messieurs ; et, pour parler sans détour, je crois fermement que, pour sortir du borbier où nous étouffons, nous trouverions infiniment plus de secours dans le cordon d'un pauvre frère capucin que dans tous les fils d'araignée sortis du cerveau de nos régénérateurs.

CHAPITRE XXXIII.

OUI, Messieurs, je crois à l'actualité du monachisme, et même je l'estime nécessaire plus que jamais, n'eût-il que l'avantage d'offrir une honorable retraite aux malheureux, aux mécontents, à tous ceux qui, forcés d'assister chaque jour à nos farces politiques, seraient tentés de faire un mauvais parti aux farceurs obstinés.

Quand on s'est longtemps fatigué les yeux à considérer ce dégoûtant manège, il ne reste aux hommes trop sensibles que trois partis à prendre : aller méditer les perfections de la céleste cité au fond d'un couvent, se jeter à l'eau, ou marcher bien armés vers les tréteaux : barrez-leur le chemin du couvent, et qu'ils n'enfilent pas celui de la rivière, gare à vous, messieurs les baladins en simarre !

Croyez-moi donc, messieurs nos gouvernants, faites comme nos bons aïeux, fondez force couvents avec vos énormes fortunes d'hier, acquises certes très légitimement, puisque c'est en exerçant le pouvoir, et que le pouvoir est impeccable. Ce sera pour vous le moyen de gouverner en paix, et si, suivant l'exemple de Charles-Quint, vous alliez un beau jour vous faire franciscains ou capucins, vous auriez la consolation, sinon de consommer, au moins de commencer le bonheur public.

Qui sait si en retour le peuple ne demanderait pas à cor et à cri qu'on vous canonisât comme de véritables saints ! Cela vaudrait bien les honneurs du Panthéon, surtout depuis que vous en avez chassé la chère Bergère des Parisiens, pour y mettre qui ? Des braves sans doute, mais des braves auxquels Soufflot ne songeait pas en dessinant son chef-d'œuvre. Aussi voyez comme ils y sont petits ! Vous leur ajouteriez les cent mille héros qui les aidèrent à conquérir en trois jours Paris sur huit mille soldats manquant de pain, de munitions et de chef, qu'ils n'en seraient pas plus grands.

Croyez, il n'est pas facile de remplacer les saints ; il faut des colosses de gloire, et même

le colosse de la place Vendôme serait mesquin à côté des héros qui ont conquis le ciel :

Mettez-y donc des saints, mettez-vous-y vous-mêmes. Les jolis grimauds de saints que tels et tels de nos ministres coiffés de la céleste auréole au fond d'une niche gothique ou sur une console terminée en cul-de-lampe ! Quelle fortune pour le ciseau de nos artistes !

CHAPITRE XXXIV.

Nos villes réunissent dans leur enceinte tous les moyens de corruption. Il y a force théâtres où l'opulence emploie ses loisirs à se moquer de la vertu, à donner des larmes au crime malheureux.

Il y a une bourse , des maisons de jeu , d'où sur cent hommes qui y entrent , l'un sort avec un sac d'or sur les épaules , les autres avec le désespoir dans les yeux , le vol ou le suicide dans le cœur.

Il y a profusion de lieux de débauche où tous les vices font assaut d'infamie.

Il y a des académies de filous qui vous font en quelques jours du plus gros lourdaud de province un escroc achevé.

Il y a des universités où de par le Gouverne-

ment on vous enseigne le mépris et la haine de tous les Gouvernements.

Pourquoi n'y aurait-il pas des maisons pour ceux qui , n'aimant ni le vice , ni le jeu , ni la débauche , ni le vol , ni le suicide , voudraient apprendre à servir Dieu et le prochain , à vivre paisiblement , frugalement , dans la pratique de toutes les vertus ?

Quoi donc ! une sale prostituée circulera librement dans nos rues pour multiplier les victimes du vice ; et le vénérable religieux qui arrive du fond de l'Asie , de l'Afrique ou de l'Amérique , devra , en touchant le sol français , cacher soigneusement le costume qui ne prêche que la vertu , et dont la vue imprime le respect à l'Arabe , au Turc , au sauvage !

Une jeune personne pourra disposer de la totalité de ses biens si elle entre dans une maison de prostitution ; mais la loi lui en enlèvera les trois quarts et la frappera d'incapacité civile si elle va se consacrer dans une maison religieuse à la prière , au travail des mains , au soin des malades , à l'éducation des pauvres !

On délivrera un brevet d'instituteur au premier goujat qui a l'insigne mérite de n'avoir encore subi ni la prison , ni les travaux forcés ;

mais il sera refusé au prêtre coupable d'avoir juré obéissance à une règle qui proscriit jusqu'à l'ombre du vice et ordonne les plus hautes vertus ! et la loi frappera d'une amende le charitable curé qui aurait l'audace d'enseigner aux enfants de la campagne les éléments des sciences qu'ils ne peuvent étudier dans nos lycées !

Enfin, les banqueroutiers, les conspirateurs, les faussaires, les bandits de toute l'Europe, trouveront chez nous asile, secours et protection ; mais que de paisibles catholiques anglais ou irlandais viennent, sous la direction d'un religieux français, défricher une lande de la Bretagne, aussitôt nos magistrats fonderont sur la silencieuse demeure à la tête d'une nombreuse gendarmerie à pied et à cheval, et le salut de la France exigera que l'on repousse au delà de la Manche les dangereux insulaires qui enseignaient à nos paysans à fertiliser les plus mauvais terrains et à vivre gaiement de pain et de légumes mal assaisonnés, au milieu des plus rudes travaux.

Vous rougissez ; Messieurs ; eh ! qui ne rougirait de voir la noble France descendue à cet excès d'ignominie ! Honte éternelle à l'hypo-

crite faction qui fait peser sur elle un despotisme inconnu aux sujets du Grand-Turc.

Ne nous séparons pas, Messieurs, avant d'avoir fait retentir un vote vraiment français à l'oreille de nos honorables qui examinent maintenant avec un grand sérieux s'ils continueront à faire des lois en frac, ou s'ils en feront en costume. Infatigables joueurs de boules blanches et noires, pourquoi tant délibérer? Brisez les fers qui nous meurtrissent, ou adoptez le sarreau et le bonnet des esclaves, costume obligé d'un peuple où le mot de liberté n'est plus pour l'honnête homme qu'une sanglante dérision.

CHAPITRE XXXV.

S'IL faut des monastères pour ceux qui se dégoûtent du monde, il en faut aussi pour ceux qui l'aiment passionnément.

C'était une bien belle institution que celle des moniteurs, qui, chez certains peuples de l'antiquité, étaient chargés de dire chaque jour au souverain : Souvenez-vous que vous êtes mortel.

Quel dommage que parmi tant de grands officiers de la couronne, qui sont là on ne sait trop pourquoi, il n'y ait plus de moniteur ! Je vote pour qu'on les rétablisse, dût-on ajouter à la liste civile un appoint de cent mille francs. Certes, ce serait de l'argent placé à gros intérêt.

Au reste, c'est moins pour nos princes que pour ceux qui les entourent, que je forme ce

vœu. Hélas ! quand Saint-Denis ne serait pas là avec ses cinquante majestés en poussière, trop de scélérats prennent soin de leur rappeler la pensée de la mort.

D'ailleurs, il y aurait de l'injustice à leur attribuer tout le mal qui se fait. La plus large part en revient de plein droit aux flatteurs et aux courtisans. Aussi est-ce à l'oreille de ceux-ci, chaque fois qu'ils se présentent au Conseil, et au grand ou petit lever, qu'il importerait de faire retentir ces terribles paroles : Songez qu'il faut mourir ! Mais de peur qu'à la longue ils ne prissent cela pour de l'eau bénite de cour, je voudrais pour moniteur un homme non suspect de plaisanterie, un transfuge de l'autre monde, un véritable revenant, à la carcasse poudreuse, à la voix sépulcrale.

Du château, le spectre irait au Palais-Bourbon, monterait à la tribune, et, après une profonde révérence à M. le président, il dirait : « Messieurs les inviolables, que vous soyez à droite, à gauche ou au centre, que vous dé-
libériez en frac ou en costume, peu importe, il faut mourir ! »

De là il se rendrait à la Bourse, chez les banquiers et tous les hauts barons de la finance et

de l'industrie pour leur dire : « Messieurs, la
• mort a obtenu un bon sur votre vie, payable
• dans la quinzaine ; vous savez sans doute
• qu'au comptoir où elle aura l'honneur de vous
• accompagner, les écus sont complètement
• hors de cours, et qu'un verre d'eau froide
• donné à vos frères pour l'amour de Dieu, vous
• servira infiniment plus que cent millions en
• billets de banque. »

Entrant ensuite dans les brillants salons où
nos mijaurées, éclatantes de pierreries, reçoivent
sans façon de leurs adorateurs le titre de
divinités, « Mesdames et Mesdemoiselles, di-
rait-il, notre gracieuse souveraine la mort
• vous prépare une soirée dansante ; ne man-
quez pas de vous y rendre, et si vous désirez
connaître la toilette de rigueur, la voici : »
écartant alors son suaire, il leur ferait admirer
sa jolie taille de squelette, ses collerettes de
vers et tous les autres colifichets du sépulchre.

Enfin, des sommités sociales il descendrait
dans les théâtres, les estaminets, les échoppes,
les places et les rues, confiant à tout le monde
ce terrible secret : Frère, il faut mourir !

Oui, Messieurs, la chose dont nous nous dou-
tons le moins, c'est qu'un jour il faudra mou-

riv. « Que les autres meurent, rien n'est plus naturel, on voit cela tous les jours, dit un charmant penseur; mais mourir soi-même, mourir en personne, c'est un peu fort; » et de fait personne n'y songe.

Or tout le mal vient de là. Vivant toujours comme si nous ne devions jamais mourir, ne voyant rien au delà de ce monde, nous ne cherchons qu'à nous y arranger de notre mieux, sans songer que la terre n'est pas assez grande pour donner à chacun ses aises, et que le superflu des uns est le nécessaire des autres. De là ce chamaillis éternel entre ceux qui ont et ceux qui n'ont pas. De là ces révolutions incessantes dont la devise est toujours : *Ote-toi de là, que je m'y mette*; de là les crimes et les misères sans nombre qui font de la vie un avant-goût de l'enfer.

Rien ne serait donc plus utile que l'établissement de moniteurs publics, qui nous diraient à tous : « Infortunés mortels, quel délire est le vôtre ! le prince qui irait dans la rue disputer aux chiffonniers les ordures dont ils remplissent leur hotte, les condamnés qui se voleraient l'un l'autre au pied de l'échafaud qui attend leurs têtes, seraient moins insen-

« sés que vous. Vous ne pensez qu'à vous gor-
« ger de matière, qu'à idolâtrer ce corps que la
« mort va jeter en pâture aux vers ; et cette
« âme immortelle, destinée à s'élever jusqu'au
« trône de Dieu sur les aîles de l'amour et des
« vertus, que faites-vous pour elle ? que peut-
« elle attendre du Grand Maître qu'elle a obsti-
« nément méprisé et méconnu, qu'une éter-
« nité de mépris et de haine ? »

Eh bien, un jeune homme, une jeune per-
sonne, qui sacrifient gaiement richesses, plai-
sirs, honneurs, pour aller s'ensevelir dans un
cloître, nous disent tout ce que nous diraient
ces moniteurs, et ils le disent d'une manière
mille fois plus forte que ne pourraient le faire
vingt Bossuet en personne.

Dites-moi, quand, dans le siècle dernier, Ma-
dame Louise de France alla prendre le voile à
Saint-Denis et échanger les féeries du palais de
Versailles contre la jupe de bure, le pain bis et
le lit de sarments des Carmélites, ne vous sem-
ble-t-il pas qu'un tel exemple en disait plus
contre l'ambition, le luxe et la mollesse, que
tous les sermons faits et à faire ?

Ah ! si au lieu de céder à de coupables sug-
gestions, l'infortunée régente d'Espagne eût

imité, il y a quelques années, l'héroïque conduite de son auguste cousine de France ; si au faux éclat d'un trop lourd diadème elle eût préféré la sainte obscurité d'un voile, plus conforme aux douleurs du veuvage, que de maux elle aurait évités !

Elle n'aurait pas été obligée de jouer vingt rôles qui soulèveraient le cœur d'une dame de la halle.

Elle n'aurait pas vu ses soldats assommer ses généraux et faire mine de la crosser elle-même.

Elle n'aurait pas été dans la triste nécessité d'envoyer boudier à Toulouse sa chère sœur et son beau-frère.

Son innocente Isabelle n'aurait pas fait sur le trône ce qu'elle aurait pu faire sans inconvénient dans une couchette d'infante ; car on nettoie sans peine un berceau, au lieu qu'il faut des torrents de sang pour laver un trône.

Elle n'enverrait pas déloyalement se promener à l'île de Cuba ceux d'entre nous qui ont sacrifié leur fortune à sa cause.

Elle ne serait pas réduite à voler l'or et l'argenterie des monastères et des églises, après en avoir laissé égorger les propriétaires.

Elle ne laisserait pas mourir de faim ses in-

trépides auxiliaires anglais, qui n'ont pas craint de se faire battre cent fois pour l'amour d'elle.

Elle ne verrait pas devant elle un avenir de mépris et de honte.

Enfin, cette noble Espagne, que sa faction traîne dans le sang et la boue, serait heureuse et paisible sous le sceptre de Charles V, qui sait à merveille son métier de roi, et qui serait encore grand quand tout ce qu'on lui oppose ne serait pas si petit.

Vous voyez, Messieurs, que tout le monde aurait gagné à cet arrangement.

— Mais Munoz? — Munoz, avec de la conduite et du savoir-faire, aurait infailliblement obtenu la main d'une jeune et riche vivandière qui eût fait son bonheur. Au demeurant, Messieurs, cela ne me regarde pas.

CHAPITRE XXXVI.

OUI, Messieurs, la société a grand besoin d'hommes qui sortent de ce monde de fantômes pour nous le faire apprécier à sa juste valeur, et signaler à notre brutale insouciance le monde éternel où nous allons tomber au milieu de nos jeux d'enfants.

Vedettes posées par la religion le long du chemin de la vie, les religieux rappellent sans cesse aux voyageurs terrestres le mot d'ordre de l'Évangile : *Que sert à l'homme de conquérir le monde entier, s'il vient à perdre son âme?*

La société est un théâtre de perpétuelles illusions, une fantasmagorie incessante, une vraie lanterne magique où le bien et le mal, l'erreur et la vérité, le vice et la vertu se brouillent, se mêlent, se confondent, paraissent et

disparaissent avec tant de rapidité, que le spectateur étourdi, ne pouvant rien approfondir, dispense au hasard la louange et le blâme, conspue aujourd'hui ce qu'il adorait hier.

Cela se voit surtout dans nos capitales où le mouvement est immense. Comment la tête ne tournerait-elle pas au milieu de cette tourbillonnante cohue d'hommes et d'affaires ! Pour y conserver un peu de réflexion, il faudrait avoir reçu de la nature une de ces têtes fortes et immuables comme la vérité, une tête à la Bonald ; et encore l'immortel auteur de la *Législation primitive* aurait-il pénétré si avant dans les profondeurs de l'intelligence, s'il n'avait préféré aux rives bruyantes de la Seine les paisibles solitudes de l'Aveyron ?

Nous autres bonnes gens de province, qui avons encore la manie de réfléchir, de raisonner, de chercher en chaque chose le solide et le vrai, nous sommes parfois singulièrement étonnés de ce que nos premiers orateurs et écrivains disent et impriment à Paris. Souvent en lisant au coin du feu leurs discours et leurs brochures, on s'écrie involontairement : Est-il possible que ces puissants génies soient si bêtes ! Notre surprise cesserait, si nous savions ce

que c'est que la journée d'un grand homme dans une grande ville. Quand nous aurions compté les heures qu'il donne au sommeil, aux repas, au matériel de ses fonctions, aux intérêts de famille ou de coterie, aux visites reçues et rendues, au théâtre, à la lecture des journaux, aux dissipations de toute espèce, nous nous dirions : Est-il possible qu'il lui reste encore une lueur de bon sens !

Quelle profondeur voulez-vous que conserve un esprit éparpillé sur une si grande surface ? Que peut-il en sortir que ce qui y entre tous les jours, un effroyable pêle-mêle de pensées flottantes et décousues ? La littérature, fidèle expression de nos mœurs tumultueuses, est une rue de Paris où la grandeur et la bassesse, l'opulence et la misère, la beauté et la laideur, la modestie et l'impudence, la science et la sottise se croisent, se heurtent avec un fracas assourdissant. Arrivés au bout de la rue, que vous reste-t-il ? une grande lassitude dans les yeux et un vide non moins grand dans la tête.

L'histoire, bâtie au milieu de ce brouhaha, peut-elle être autre chose qu'un ramas de sarcasmes, de calembours, de jeux de mots, de bluettes, échafaudé sur quelques anecdotes

infidèlement rendues? Les enfants et les badauds, qui aiment le tapage, se pâment d'admiration devant ces bruyantes billevésées, et crient au génie comme ils crient au progrès en voyant croître le tintamarre de nos villes.

Le frottement social sert bien à polir les esprits; mais il finit par les user, quand il devient trop grand. Nous avons beau avoir une tête de granit, si nous approchons de trop près cette puissante folle qu'on appelle l'opinion, elle nous mettra le pied sur la gorge, et le granit sera bientôt poussière.

Les mille et une relations dont on ne peut se dispenser dans un certain monde, énervent le cœur autant que l'esprit, et tuent le courage nécessaire à qui veut demeurer fidèle à la raison. Trop sensibles aux éloges qu'on décerne à notre vanité, nous craignons de blesser les préjugés de ceux qui nous encensent. A genoux dès lors devant cette opinion que nous croyons régenter, nous ne sommes plus que des tambours publics sur lesquels chaque passant donne un coup de baguette.

C'est bien des louanges qu'on peut dire : Qui prend est pris. La soif de la popularité et la peur de déplaire ont accrédité mille fois plus

d'erreurs que l'ignorance et la légèreté. Aussi, quand un auteur nous dit au commencement d'un livre : *Je veux quitter le monde en ami*, on peut être sûr qu'il va marcher à reculons, et tourner le dos à la vérité.

Quiconque veut traverser la vie en compagnie de cette noble fille du ciel, doit mettre bon ordre à sa conscience, faire son testament, dire adieu aux amis, fermer l'oreille aux flatte-ries comme aux injures, s'habituer à marcher à pied, à vivre de pain et d'eau, à coucher à la belle étoile. S'il trouve parfois un bon gîte, qu'il remercie Dieu, se couche tôt, se lève et parte de même; car, qui pourrait supporter un long tête-à-tête avec la vérité? Elle est presque toujours la bien en allée, même là où on lui dit le plus haut : Soyez la bienvenue.

CHAPITRE XXXVII.

QUAND je considère tout ce qu'il y a d'hébé- tant dans le commerce du monde, je ne suis pas surpris que nos bons aïeux aient jugé à propos d'élever tant de maisons de refuge où la vérité et la vertu, si mal menées dans nos villes, pussent respirer à l'aise dans les bras de leurs inséparables amies la solitude, la prière et la réflexion.

Je ne suis pas surpris que les plus grands princes allassent quelquefois rendre visite aux augustes exilées, et leur demander des conseils et des prières.

Je ne m'étonne pas que les fous et les coquins qui cherchent à bouleverser le monde, commencent toujours leurs attaques contre la société par la destruction des corps religieux, à l'exemple des filous qui brisent les reverbères

avant de mettre la main dans les poches des passants.

Je ne m'étonne pas davantage que nos faiseurs de romans politiques, nos rêveurs de progrès et tous les admirateurs de notre gâchis gouvernemental, c'est-à-dire, tous ceux qui en vivent, aient une cordiale aversion pour les sociétés religieuses. Ils savent que dans le royaume des aveugles les borgnes sont rois ; aussi ont-ils grand soin de nous faire tous trotter en vrais colin-maillard au milieu du tourbillon de poussière où ils s'amuse à cahoter le char de l'État. Malheur à ceux d'entre nous qui voudraient se tirer à l'écart et ôter le bandeau ! Poursuivis par les limiers du progrès comme rétrogrades, obscurants, Jésuites, force leur serait de se jeter à la rivière ou de rejoindre le docile troupeau.

En cela on ne peut qu'admirer la prudence de ces messieurs. Il est clair, en effet, que s'ils laissaient à chacun la liberté de s'arrêter, beaucoup en profiteraient. Or, le premier besoin des retardataires, après avoir ôté la poussière de leurs yeux et remercié le ciel, serait de se moquer de nos enfantillages politiques et de plaindre le peuple qui en est la victime. On

chuchoterait d'abord, puis on parlerait tout haut, et le mal de la réflexion gagnant rapidement les esprits, le prestige tomberait, et nos Midas de tout grade seraient réduits à se cacher.

Oui, j'ai la conviction que si un beau matin nous prenions tous l'héroïque résolution de garder la chambre ce jour-là pour réfléchir sérieusement et en personne à nos affaires, et que, consignant à la porte les journaux et les visiteurs, nous nous dissions, la main sur la conscience : Or ça, c'est assez s'étourdir, voyons où nous en sommes ; j'ai la conviction, dis-je, que ce jour éclairerait de beaux dégâts dans la forêt des préjugés.

Je voudrais qu'on choisît pour texte de la première méditation, ces paroles du *Contrat social*, qui m'ont toujours paru la meilleure réfutation de toutes les folies de ce livre éminemment *fou* :

« Pour découvrir les meilleures règles de
« société qui conviennent aux nations, il faut
« d'abord une intelligence supérieure, qui vît
« toutes les passions des hommes et qui n'en
« éprouvât aucune ; qui n'eût aucun rapport
« avec notre nature, et qui la connût à fond ;
« dont le bonheur fût indépendant de nous, et

• qui pourtant voulût bien s'occuper du nôtre ;
• enfin qui, dans les progrès des temps, se ménageant une gloire éloignée , pût travailler
• dans un siècle, et jouir dans un autre. Il faudrait des dieux pour donner des lois aux
• hommes. » (Liv. II, ch. VII, *du Législateur.*)

Ces principes posés bien avant dans la tête, les conséquences ne se feraient pas attendre. • Confier l'art divin de faire des lois à six ou sept cents individus étrangers la plupart aux connaissances législatives, possédés du démon de la popularité, et joignant à leurs passions individuelles les passions bien plus tracassières des partis politiques, nous paraîtrait une idée déjà bien folle. Mais réunir ce peuple de législateurs dans la ville la plus tumultueuse du royaume, au milieu du choc éternel des passions, des intrigues, des intérêts, des affaires, au milieu des criailleries étourdissantes du journalisme, et, comme si le vacarme extérieur ne les prémunis-
• sait pas assez contre la réflexion, vouloir qu'ils ne délibèrent que sous le feu roulant de l'artillerie tribunitienne, ce serait à nos yeux dessillés un système si étrange, que nous chercherions vainement dans les langues mortes et vivantes une épithète qui lui allât.

CHAPITRE XXXVIII.

LA cause du mal une fois connue, on s'occuperait du remède.

Les uns voudraient qu'on abandonnât au roi et à son conseil le soin de faire des lois, sauf le droit de respectueuses représentations aux cours suprêmes chargées de les enregistrer, et peut-être ne seraient-ce pas les plus malavisés. En effet, l'amour du bien public, première qualité du bon législateur, est plus facile à trouver dans le cœur du prince que dans celui du simple citoyen. Le premier, élevé par sa position au-dessus de la sphère des intérêts privés, est naturellement impartial ; son intérêt personnel étant visiblement lié à l'intérêt général, il ne peut faire une mauvaise loi sans qu'il se blesse lui-même.

Le citoyen, au contraire, toujours plus ou

moins dominé par l'esprit de famille , de condition , de localité ; agit nécessairement sous l'influence de vues étroites, partielles, et même quand il paraît travailler au bien général, il ne le fait que sous bénéfice d'inventaire.

En un mot, l'amour du bien public est un sage égoïsme dans le souverain , un grand héroïsme dans l'homme privé ; et comme l'héroïsme est chose beaucoup moins commune que l'égoïsme, il est tout aussi rare de voir de bonnes lois sortir d'une assemblée de citoyens, que d'en voir de mauvaises sortir du cabinet du prince. De fait, l'histoire est là pour démontrer que tout ce que nous avons de plus libéral en matière de législation, est l'œuvre des princes absolus.

La voix de l'opinion, toujours forte dans les États où l'unité du pouvoir impose silence aux partis, éclaire mieux le souverain que ne le feraient six cents conseillers, et gêne plus le despotisme que vingt chartes jurées. Rien ne se faisant que par l'autorité du prince, celui-ci est responsable devant Dieu et devant les hommes de tous les actes du gouvernement, et quoique l'inviolabilité le mette à couvert des poursuites judiciaires, il n'en est pas moins soumis aux

arrêts sans appel de l'opinion publique. Dans un gouvernement constitutionnel, au contraire, la responsabilité devient nulle par la division et l'éparpillement du pouvoir auquel elle est inhérente. Tout le monde souffre, mais à qui s'en prendre? Le roi répond : Ce n'est pas moi qui gouverne ; les ministres disent : Les chambres nous ont forcé la main ; ou bien : Dans l'état où nos prédécesseurs ont laissé les choses, nous ne pouvons agir autrement ; le député dira : La chose n'a pas dépendu de moi, c'est la majorité qui l'a voulu. Ainsi chacun fait impunément le mal, parce qu'on ne peut dire à personne : C'est vous qui l'avez fait ou qui l'avez laissé faire, le pouvant empêcher.

On dira que l'absolutisme nous ramènerait les intrigues de cour, l'omnipotence des favoris et des maîtresses. Mais il ne faut pas s'imaginer que l'influence des cours soit chose propre aux monarchies absolues. Tant qu'il y aura un pouvoir sur la terre, qu'il s'appelle monarchique, aristocratique, républicain, démocratique, peu importe, il y aura toujours des gens assidus à le tromper à leur profit.

Avant 1789, on criait beaucoup contre la cour : seule elle faisait tout le mal. Eh bien,

un beau matin elle tomba devant la pique marseillaise, et le lendemain la France avait cinquante mille cours composées de la plus parfaite canaille. Depuis les colosses révolutionnaires jusqu'aux plus minces sans-culottes de province, il n'y avait pas un agent national qui ne fût entouré d'un cercle d'adulateurs, dont il suivait stupidement les coupables inspirations. Ces terribles conventionnels qui croyaient mener la France, étaient eux-mêmes menés en laisse par de misérables goujats. Les lois et les décrets qu'ils enregistraient leur arrivaient du fond des clubs où siégeaient des scélérats en guenilles et des filles publiques.

De nos jours encore, quel est le député qui n'a pas sa petite cour, dont il est obligé d'épouser toutes les passions, s'il veut conserver quelque importance ?

Si, comme on le dit, la cour est la peste des gouvernements, mieux vaut n'en avoir qu'une que six cents. Coteries pour coteries, intrigues pour intrigues, j'aime infiniment mieux celles des courtisans grands seigneurs que celles des courtisans en carmagnole. Je suis assuré que les premiers n'iront jamais demander ma tête ni ma fortune au prince. Toutes

leurs menées aboutissent d'ordinaire à supplanter un ministre, un haut fonctionnaire, et à le remplacer avec plus ou moins de bonheur. Bagatelle que cela pour moi et les trente millions de mes concitoyens qui ne voulons que repos et tranquillité !

Au milieu de ces petites révolutions anodines on dort, on rit, on chante, on vaque paisiblement à ses affaires ; on se met à la fenêtre sans redouter la fusillade ; si le canon gronde, c'est pour annoncer des réjouissances ; si l'on sort de chez soi, on ne craint point de trouver au retour la rue barricadée. Enfin on n'est pas obligé d'avoir toujours ses malles faites, un bon passeport dans la poche et l'œil sur la frontière.



CHAPITRE XXXIX.

CEUX à qui ces considérations sembleraient trop rétrogrades, comprendront du moins la nécessité de mettre nos législateurs à l'abri des pernicieuses influences que nous avons signalées.

Or, tout mûrement considéré, je ne vois rien de mieux que de les soumettre au régime monastique. L'idée, je l'avoue, est passablement drôle ; mais je n'ai jamais lu le chapitre du *Législateur*, dans le *Contrat social*, sans être convaincu que telle était la pensée de Jean-Jacques. En voici la preuve. Jean-Jacques veut pour législateurs des êtres extraordinaires à tous égards ; des êtres qui vivent en dehors du monde, et qui cependant s'intéressent à sa félicité ; des êtres qui connaissent à fond notre nature, et qui soient étrangers à nos passions ;

des êtres immortels qui puissent travailler dans un siècle et jouir dans un autre.

Or, parmi tous les êtres sublunaires cherchez-en qui remplissent mieux ces conditions que des religieux, j'entends ceux de la stricte observance. Ils vivent en dehors de la société, et pourtant les immenses services qu'ils ont rendus prouvent qu'ils s'intéressent vivement à son bonheur. Une guerre acharnée contre notre nature corrompue leur en a révélé les profondes faiblesses ; le cœur humain n'a pas un repli si secret qu'ils n'aient sondé vingt fois. Des hommes qui renoncent aux illusions de l'amour-propre par le vœu d'obéissance, aux rêves de la cupidité par le vœu de pauvreté, aux lubies de l'amour et aux embarras de famille par le célibat, se donnent beau jeu contre les passions. Enfin, les religieux jouissent d'une sorte d'immortalité, et nous en avons qui comptent près de dix siècles d'existence.

On en rira tant qu'on voudra ; mais en y regardant de près on doit comprendre qu'un ordre de Frères-Législateurs est une véritable nécessité sociale, dans un temps où l'on veut refaire à neuf toutes les constitutions politiques. Si jamais entreprise a exigé des esprits profon-

dément méditatifs, exempts de préjugés, maîtres de leurs passions, libres des mille et une fadaises qui remplissent les journées des hommes du monde, certes c'est bien celle-là.

Oui, Messieurs, si nous voulons encore des chambres législatives, convertissons-les en véritables monastères où l'on n'entre point sans une vocation bien éprouvée. Établissons-les, loin du tumulte, dans une agréable solitude, comme serait un des parcs de la couronne, celui de Saint-Germain, par exemple, ou de Fontainebleau, sans préjudice toutefois des réclamations de la liste civile pour les lapins victimes de nos glorieuses journées.

Ce serait peu néanmoins de préserver nos solitaires de la dissipation du dehors, si le régime intérieur ne les empêchait de se gâter les uns les autres ; car il en est des hommes les plus sages comme des meilleurs fruits : ils ne peuvent se toucher sans se corrompre, à moins que la Religion ne s'interpose.

Je voudrais donc, entre autres choses : 1° que nos Frères ne se réunissent qu'une fois la semaine et que l'intervalle des séances fût consacré au silence, à l'étude et à la prière ; 2° que dans la discussion on ne prononçât jamais la

clôture avant que tout le monde eût émis son opinion motivée, ce que chacun devrait faire en peu de mots et sans bavardage, sous peine de se voir administrer par le Père correcteur une rude discipline ; 3° qu'on ne votât jamais aucune loi sans s'y être préparé par un jeûne solennel au pain et à l'eau.

Il est certain que les lois se bâtiraient moins vite ; mais elles n'en seraient que meilleures, leur bonté étant toujours en raison inverse de leur nombre et en raison directe du temps qu'on a mis à les faire.

CHAPITRE XL.

Si l'institution que j'ai l'honneur de proposer à mes compatriotes ne laisse rien à désirer sous le point de vue législatif, elle est d'une perfection ravissante sous le rapport économique.

Ne craignons pas d'entrer ici dans quelques détails ; ils sont bien faits pour intéresser vivement notre France, si passionnée pour l'économie que, pour avoir un gouvernement à *bon marché*, elle a fait avec joie à son ancien budget un appoint annuel de trois ou quatre cent millions.

Il est reconnu que dans les communautés religieuses les plus sévères (celles qui conviendraient le mieux à des législateurs), un homme se nourrit et s'entretient au moyen de vingt-cinq centimes par jour. Comme nos Frères-Législateurs ne quitteraient leurs cellules que

pour aller à l'église, il me paraît qu'ils pourraient bien se contenter de la table des Trappistes, occupés une grande partie du jour à des travaux manuels vraiment faits pour ouvrir l'appétit.

De peur néanmoins qu'une nation aussi généreuse que la nôtre ne fût accusée de tenir le râtelier bien haut à ses hommes d'État, j'en serais d'avis qu'on doublât le chiffre, de sorte que le traitement annuel de chaque Frère s'élèverât à 182 fr. 50 c.

Ce chiffre multiplié par celui de 700, nombre approximatif des membres de nos deux chambres, donnerait 127,750 fr. Ne lésinons pas, et mettons 150,000 fr. tout ronds. C'est à peine le salaire connu d'un président de la Chambre, et pourtant avec cela nous habillerions et nourririons tout le corps législatif.

Je ne parle pas des frais de logement. La vente du Palais-Bourbon et du Luxembourg fournirait amplement de quoi bâtir et entretenir la plus belle Chartreuse du monde, et je parie que le trésor y trouverait encore un joli bénéfice, à moins que les vendeurs ne jugeassent convenable de convertir l'excédant en *pots de vin*, comme font souvent nos habiles,

au risque de passer pour de terribles ivrognes.

Voyons maintenant les profits qui dédommageraient le trésor public de cette nouvelle charge de 130,000 fr.

1° On épargnerait au moins huit ou dix millions qu'empochent nos honorables, les uns à titre d'employés ou de pensionnaires, les autres en qualité de vendeurs d'une chose qu'ils n'avaient pas, je veux dire la conscience.

2° Le budget de l'armée diminuerait de moitié. Eh certes, à quoi bon tant de soldats ? Les États voisins, nous voyant prendre une attitude sage et pacifique, congédieraient les deux tiers de leurs troupes, et les ambitieux du dedans, peu désireux de fonctions qui donneraient droit à cinquante centimes par jour, n'entreprendraient plus des émeutes.

3° On supprimerait une infinité de places lucratives, qui seraient sans but dès que nous aurions des législateurs incorruptibles liés par le vœu de pauvreté, exempts des soucis de famille, des obsessions de parents et amis.

4° L'abolition des pots de vin allégerait de beaucoup l'article du budget relatif aux travaux publics, sans que ceux-ci en souffrissent le moins du monde. Les moines entendent à

merveille l'art de faire de grandes choses avec de petites ressources. Qu'on donne, par exemple, à des Franciscains les 180,000 fr. stipulés secrètement à Tafna, et vous verrez qu'ils nous construiront une belle route royale à la place de ces vilains *chemins vicinaux*, qui sont, dit-on, des chemins de voleur, de véritables casse-cou praticables aux seuls Arabes.

5° La liste civile elle-même, au lieu de progresser appuyée sur les apanages, pourrait bien faire un pas d'écrevisse. Certes, il ne ferait pas bon parler des lois d'amour devant une assemblée d'hommes vêtus de bure et ne buvant que de l'eau. Sept cents excellences qui ne dépenseraient annuellement que 150,000 fr., jugeraient sans aucun doute que la bagatelle de dix-huit millions jointe à d'immenses revenus patrimoniaux, peut suffire à l'entretien d'une famille, si nombreuse qu'elle soit.

6° Les candidats à la députation seraient dispensés de tenir table ouverte dans les tavernes où se réunissent les électeurs, d'abuser de leur crédulité en leur faisant des promesses trompeuses, et les femmes de ces rois en espérance ne consentiraient plus à se salir la figure en embrassant sur les deux joues les élec-

teurs campagnards dont elles sollicitent la voix pour leurs maris. Ce seul changement dans nos mœurs ferait baisser le prix des cosmétiques et des savons parfumés.

Enfin, on ferait si promptement justice de nos prodigalités, qu'en moins de deux ans nous verrions notre budget revenir à son chiffre antérieur de trois cents millions.

Mais ce qui vaudrait encore mieux que tout cela, c'est l'heureuse révolution morale qu'un tel état de choses produirait dans le public.

Le grand mal du système actuel est d'allumer dans les cœurs une soif excessive de l'or. Les richesses menant droit à la considération et au pouvoir, chacun veut arriver aux richesses, et par le chemin le plus court. Au lieu de suivre patiemment la route longue, mais honorable et sûre, qui conduit au mont escarpé qu'habite la fortune, on s'engage dans des sentiers périlleux où, pour quelques ingambes qui parviennent, des milliers de balourds roulent au fond du précipice, et vont expirer dans un baignoire ou se rompre la tête contre l'échafaud.

Si du moins le pouvoir n'était accordé qu'aux richesses, on pourrait espérer que des fonctionnaires déjà fort opulents s'en tiendraient à

leurs salaires certes très honnêtes; mais il n'en est pas ainsi. Comme dans un gouvernement constitutionnel il faut beaucoup parler, quiconque possède à un haut degré le talent de la parole, peut aspirer au fauteuil. Or, la première chose que fait un homme d'État qui n'a encore que le mérite du bavardage, est de se donner le mérite des écus, seule chose qui lui manque pour être décidément un grand homme.

Il butine donc, et va vite en besogne; car les moments sont courts. Cinq ou six mois lui suffiront souvent pour acquérir plus de terres et de châteaux qu'il n'avait auparavant de chemises.

J'en connais un, Messieurs, et je n'ai pas besoin de le nommer, qui naguère habitait un galetas et empruntait les souliers d'un voisin pour faire ses visites. Un portefeuille lui échoit, grâce à son intarissable faconde, et aujourd'hui Son Excellence logerait sans se gêner la moitié de nos maréchaux, et pourrait de son superflu chausser à double toute l'armée.

Voler pour gouverner, gouverner pour voler, tel est le cercle vicieux où le régime constitutionnel nous enlance. Je n'y vois pas d'autre remède que le divorce éclatant du pouvoir et de

la richesse. Que l'esprit de pauvreté, de mortification et de sacrifice donne seul entrée aux honneurs, et l'impulsion fatale qui précipite la société cessera bientôt.

CHAPITRE XLI.

Aux législateurs il me semble qu'on devrait joindre les écrivains , espèce dont l'influence est encore plus puissante. En égarant l'opinion, en dépravant les mœurs , ils préparent de loin les mauvaises lois, et trop souvent le législateur est contraint de sanctionner les folies dont ils ont imbibé l'esprit public.

La liberté de la presse est certainement chose fort commode à qui trouve gloire et profit dans le trafic de la pensée; mais il ne faut pas s'imaginer que ce soit là un des premiers droits d'un peuple, comme on voudrait nous le persuader. On pourrait lui préférer, ce semble, la libre exploitation du tabac, denrée d'un usage un peu plus général.

Sur trente - trois millions de Français que nous sommes, combien y en a-t-il qui sachent

lire ? — A peine la moitié. Parmi les seize millions et demi qui connaissent les grosses lettres, combien y en a-t-il qui lisent autre chose que leurs heures de messe ? — Un demi-million, et c'est beaucoup dire. Sur ce nombre combien qui soient en état d'occuper la presse ? — Un millier tout au plus. Et dans ce millier d'écrivains, combien à qui Boileau dirait : « Soyez plutôt maçons, si c'est votre métier ? » Neuf cent soixante-dix au moins. Qu'est-ce donc qu'un droit qui ne profite qu'à un millionième des citoyens ? C'est un privilège, et non une liberté publique. Cependant nous avons vu des milliers de braves, qui ne savaient pas distinguer l'A du B, voler à la mort pour sauver la liberté de la presse.

Tout le monde sait qu'il a suffi souvent d'une plume pour renverser des empires victorieux d'un million d'épées. Cependant, quand un homme veut porter une épée, on le soumet à une sévère discipline, on lui demande des serments ; au lieu qu'on n'exige rien de qui veut s'armer d'une plume. Cela n'est pas très logique.

Le moindre pharmacien, le plus petit droguiste est soumis à la patente et à la visite d'un

inspecteur , bien que sa négligence ou sa scélératesse ne puisse compromettre qu'un petit nombre d'existences ; et il n'y aura point de contrôle pour l'homme dont les écrits sèmeront la mort dans des millions de cœurs et élèveront peut-être des montagnes de cadavres !

Aux considérations morales , trop gothiques pour notre siècle , on oppose les intérêts matériels du commerce et le grand nombre d'ouvriers qui vivent de la presse. En prenant la chose sous ce point de vue , pourquoi n'autoriserait-on pas une nouvelle Brinvilliers à fonder une manufacture de poisons , si elle trouvait assez de chalands pour occuper plusieurs milliers d'empoisonneurs ?

Ce n'est pas que je prêche le rétablissement de la censure. Qui voudrait encore de cette aveugle tailleuse ? Elle a si bêtement usé de ses ciseaux , qu'ils sont plus émoussés qu'une pantoufle. Je demande des garanties suffisantes contre les écarts de la presse , non des entraves rebutantes.

Or nous trouverions cela dans une institution de *Frères-Ecrivains* , formés de longue main à la sublime mission d'éclairer le monde.

On ne fait tant de mauvais livres que par la

difficulté qu'il y a d'en faire de vraiment bons. Pour écrire de grandes et belles choses, sans sortir du vrai, c'est peu d'avoir du génie, si l'on n'a beaucoup d'étude et de réflexion. La vérité a besoin d'être longuement méditée, si on veut qu'elle se présente sous des faces larges, neuves et saisissantes ; elle ne captive les esprits que par sa profondeur et l'abondance de sa lumière. L'erreur, au contraire, ne brille que par sa légèreté ; c'est un fantôme qui se joue dans les ténèbres, et s'évanouit sitôt qu'on veut l'approfondir. Avec une certaine chaleur de style, avec du brillant dans l'imagination et peu ou point de jugement, on peut lui donner beaucoup de vogue. C'est ce qui séduit tant d'auteurs qui ne se traînent dans la boue que parce qu'ils ont les ailes trop courtes.

Les honnêtes écrivains eux-mêmes gâtent souvent tout par la hâte qu'ils ont d'écrire avant de penser, de publier avant d'écrire. Une vérité leur apparaît ; aussitôt le public est averti qu'on va mettre immédiatement sous presse un ouvrage, dont il n'y a encore d'écrit que le titre.

On met cependant la main à l'œuvre. On redit dans le second chapitre ce qu'on avait dit

et répété dans le premier, ou bien on avance bravement le contraire, et cela sans qu'il y ait faute de l'auteur, car il a remis hier au compositeur le brouillon du premier chapitre. Le livre terminé, on voit avec peine qu'il jure étrangement avec le titre annoncé ; mais que voulez-vous ? le mal est irréparable. Au reste, bien sot qui relèverait cette peccadille au milieu d'une si belle galimafrée !

Dans un monastère tel que nous l'entendons, ces inconvénients n'existeraient pas. Le trésor public se chargeant de l'entretien des Frères, ils n'auraient pas, pour excuser leur malheureuse précipitation, le prétexte qu'il faut vivre. Ensuite, durant les épreuves du noviciat (qui serait au moins de dix ans), on aurait soin de les prémunir contre les illusions de l'amour-propre et de tant d'autres passions qui ont coutume de fourvoyer les têtes pensantes.

Peut-être la sévérité du régime claustral comprimerait-elle un peu l'élan de leur génie ; il est possible que leurs productions manquaient quelquefois de ce sublime laisser-aller qui plaît tant dans les écrivains du premier ordre. Mais ce léger défaut serait abondamment compensé par la religieuse vénéra-

tion que nous inspireraient des écrits partis des saintes profondeurs du cloître , et dont les auteurs nous seraient personnellement inconnus. En effet, cette dernière circonstance n'est pas indifférente, et mérite bien un petit chapitre. Patience, Messieurs , ce sera le dernier.

CHAPITRE XLII.

DIEU seul gagne à être connu. Il n'est qu'un mot aux yeux de l'homme irréligeux qui le fuit ; il est l'Être des êtres, il est tout dans la pensée du sage qui le contemple.

Il en est tout autrement des créatures. Tel de nos semblables qui paraît un demi-dieu à distance, est à peine le quart d'un homme, si on le regarde à brûle-pourpoint.

Ce n'est que depuis l'invention du télescope que nous avons trouvé des taches au soleil. Si nous perfectionnions assez nos instruments pour observer cet astre de près, peut-être découvririons-nous que c'est au fond bien peu de chose.

On en ferait d'abord un globe incandescent du diamètre de la terre, plus tard une montagne de feu. Enfin, tel de nos astronomes qui

maintenant se ferait couper la tête pour soutenir qu'il est plusieurs millions de fois plus gros que notre planète, croirait lui faire honneur en le réduisant aux dimensions d'une grosse courge phosphorescente. Jugeant dès lors de l'effet par la cause, nous n'imaginerions pas qu'une courge pût nous éclairer, et il nous faudrait des bougies en plein midi.

C'est ce qui nous arrive parfois avec certains grands hommes. On lit, on admire, on idolâtre leurs écrits, on brûle du désir de les voir de près, dans la pensée que ces puissantes têtes n'auront pas un cheveu qui ne pétille de génie. Est-on trompé dans son attente, aussitôt on passe de l'admiration à l'indifférence et à la pitié. On relit quelquefois leurs ouvrages, dans la conviction qu'on y doit trouver une foule de platitudes et de pauvretés inaperçues dans l'enthousiasme d'une première lecture ; on les y trouvera sans aucun doute, et le livre réputé aussi maussade que l'auteur, passera de notre bureau au fond de la bibliothèque, s'il ne lui arrive pis.

Même conduite envers les hommes d'État. Tant qu'ils vécurent loin des affaires, on ne tarissait pas sur leur capacité, et on craignait

vraiment que la France ne fût pas assez grande pour occuper de si vastes génies. Quel dommage, disait-on, qu'on ne puisse leur confier dix portefeuilles au lieu d'un ! Eh bien, il a suffi d'un portefeuille pour les anéantir dans l'océan des médiocrités. Colosses en entrant au conseil, ils en sont sortis plus petits et plus plats qu'un pepin de courge.

Quelle est la raison de cela ? Notre amour-propre fatigué, peut-être à notre insu, de la supériorité des hommes au-dessus de l'ordinaire, s'amuserait-il à exagérer leurs défauts au point d'effacer leur mérite réel ? ou bien serait-ce le propre de nos grands hommes d'être en effet bien petits ? C'est une question qui passe ma portée. Il me suffit que le fait soit vrai pour dire en toute charité à nos sommités littéraires et autres :

Messieurs et Seigneurs, l'obscurité convient au génie comme la nuit au ver luisant. Descendez bien vite de ces hautes places où, malgré la bonne opinion que vous avez de vous-mêmes, la lorgnette du public vous découvrirait des quintaux de sottise et de ridicule avant de vous trouver une once de mérite. Cachez-vous, Messieurs ; imitez la réserve du soleil. Placez-

vous à quelques millions de lieues pour nous éclairer. Encore une fois, ne montrez pas la courge, si brillante qu'elle soit.

J'ai fini, Messieurs, et je pense que rien de votre part n'obste à la clôture immédiate de cette bien longue session. Quant à moi, je regrette vivement que, tout en vous exposant mes vues sur deux nouveaux instituts religieux, j'aie oublié une grande partie de ce que j'avais à vous dire sur les anciens. Peut-être me sera-t-il donné de réparer cet oubli dans la session prochaine. C'est un sujet qui sourit singulièrement à ma pensée. J'ai souvent rêvé à l'état religieux avant le mariage, et plus souvent encore depuis. Ai-je bien fait de m'en tenir au rêve? Je ne sais. Il y a des questions moralement insolubles du vivant de certaines personnes.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.



PIÈCES

JUSTIFICATIVES.

Rapport

Du Président supérieur des provinces Rhénanes , à son Excellence von Altenstein , ministre des affaires ecclésiastiques , sur la prise de l'Archevêché de Cologne.

Du camp de Cologne , à minuit , le 20 Nov. 1837.

EXCELLENCE ,

Au moment où j'ai l'honneur de vous écrire, notre drapeau flotte sur les tours de l'Archevêché. Le rebelle Droste de Wischering et son

crétaire sont sur la route de Minden sous la conduite de nos héroïques dragons. L'armée victorieuse et tous les fidèles adorateurs des volontés de S. M. bénissent le Dieu de Luther d'avoir vu s'accomplir sans effusion de sang le plus glorieux fait d'armes dont il soit fait mention dans nos annales.

En attendant que je puisse transmettre à V. E. des renseignements plus détaillés, voici un précis de nos principales opérations.

Aussitôt que j'eus reçu de votre bureau les ordres souverains, j'assemblai secrètement les officiers supérieurs de l'armée pour leur en donner connaissance et concerter avec eux mon plan de campagne. Il faut bien le dire, la lecture de l'auguste missive produisit une pénible sensation. Ce n'est pas que personne fût assez criminel pour oser douter de la légitimité des ordres de S. M. ; mais on était effrayé des difficultés dans l'exécution.

Il faut avouer en effet que nous avons contre nous la très grande majorité des habitants. Et d'abord, les papistes toujours très nombreux,

malgré le zèle du gouvernement de S. M. à exterminer cette race abominable, ne pouvaient manquer d'être opposés à l'entreprise, ces misérables affectant l'incroyable prétention d'avoir une conscience indépendante de celle de notre suprême Seigneur. La plupart des évangéliques eux-mêmes répugnaient aux mesures de rigueur. Enfin, qui le croirait ! plusieurs ministres du culte royal montraient une grande froideur ; il y en eut même, le Dieu de Luther les confonde ! qui murmuraient tout bas le mot de persécution.

Tout compté, nous n'avions pour nous que les forçats libérés, les repris de justice, les filles publiques, gens fort désengoués du papisme, et prêts à voler sous nos drapeaux, si l'on avait lâché le mot de pillage.

Venaient ensuite huit ou dix chanoines de la métropole, excellents sujets, d'une soumission sans réserve au Trône, et qui feront bravement la nique à leur Archevêque, au Pape et à l'univers catholique, tant que la munificence royale tombera en pluie d'or sur leurs larges bedaines. Aux chanoines il faut ajouter les docteurs Her-

mésiens, puissants raisonneurs qui prouveront, quand il plaira à S. M., que la cour de Rome est une vieille radoteuse qui ne sait plus ce qu'elle dit.

Quelque confiance que nous eussions dans notre belle armée et nos fidèles auxiliaires, nous n'en jugeâmes pas moins convenable de prendre toutes les précautions capables d'assurer le succès.

On mit d'abord en question si l'on attaquerait de jour ou de nuit. Un vieil officier se leva et dit : Messieurs, je suis un soldat d'Iéna, et je n'ai jamais songé à cette vilaine journée sans en attribuer le malheur à l'immense faute que commirent nos chefs, en faisant manœuvrer notre magnifique armée en plein jour en face de l'ennemi. Les Français nous aperçurent, et, malgré notre supériorité numérique, malgré les ravins dont nous étions environnés, ils arrivèrent sur nos batteries avec l'insolence qu'on leur connaît, nous culbutèrent les uns sur les autres, et firent si bien que, quelques jours après, ils galoppaient au long et au large dans nos États, demandant partout où étaient les Prussiens.

S'il avait fait nuit ce jour-là, les Français ne nous auraient pas vus, ils ne nous auraient pas battus, ou, s'ils l'avaient fait, la retraite aurait été moins désastreuse; car vous savez, Messieurs, que, pour une armée qui fuit, il fait beaucoup plus clair la nuit que le jour. Je vote donc pour une attaque nocturne.

Tout le conseil applaudit à un avis si sage, si bien motivé, et il fut arrêté que nos braves soldats ne sortiraient pas de leurs casernes avant l'heure où les honnêtes gens ont coutume de quitter les rues. J'assignai à chacun son poste.

Dix heures sonnées, nous sortons à pas de loup; de forts détachements d'infanterie occupent les principales places; des canons sont braqués au débouché des rues; des piquets de cavalerie circulent partout, lient nos opérations, et invitent les curieux à fermer portes et fenêtres s'ils ne veulent se faire plomber la cervelle.

Les avenues de l'archevêché bien gardées, je forme trois colonnes d'attaque commandées par les plus braves officiers; je m'avance à la tête de la première, et nous allions franchir la

porte de la cour d'entrée, quand un gros caniche, dont la police, par une inconcevable incurie, m'avait laissé ignorer l'existence, se mit tout à coup à gronder. Ce terrible contretemps était de nature à tout perdre. L'ennemi, averti de notre marche, pouvait enfile un souterrain inconnu, et l'honneur de nos armes s'écliprait aux aboiements d'un caniche.

Nous fîmes halte, et j'allais tenir conseil pour aviser aux moyens de faire taire le maudit animal, quand un professeur Hermésien, logé tout auprès, s'apercevant de notre embarras, vint jusqu'à nous et dit que le désir de défendre la sainte mémoire d'Hermès l'ayant souvent conduit à l'archevêché, il a eu tout le loisir de cultiver la connaissance du chien, et qu'il est même plus avant dans ses bonnes grâces que dans celles du maître. Joignant l'effet aux paroles, il s'avance vers l'aboyeur, lui dit deux mots; celui-ci, reconnaissant un ami, s'approche en remuant la queue; le docteur lui rend caresses pour caresses, puis lui empoigne vigoureusement les deux mâchoires, quatre grenadiers le saisissent en même temps par les pattes, et on l'emporte à travers les rangs de nos braves

qui auraient éclaté en cris de vive le Roi ! si je ne leur avais commandé le silence sous peine de haute trahison.

Sortis avec tant de bonheur d'un aussi mauvais pas, nous traversons rapidement la cour. Sur le refus d'ouvrir, une porte est brisée ; on pénètre dans une grande pièce où aboutissent plusieurs corridors. A l'extrémité de l'un de ces corridors paraît un homme en grand uniforme (on a reconnu plus tard que l'uniforme était une livrée) ; il tenait d'une main une chandelle et de l'autre un meuble d'une forme assez suspecte. On marche droit à lui ; effrayé, il pose meuble, chandelle, et s'enfuit à toutes jambes. Il me vint en pensée que le meuble pourrait bien être une machine infernale destinée à faire sauter l'armée royale. Une légère vapeur qui s'élève au-dessus, assez semblable à la fumée d'une mèche, confirme mes soupçons. Ne doutant plus d'une explosion imminente, je fais suspendre la marche ; mais l'explosion tardant trop et craignant de perdre un temps précieux, j'ordonne à quelques-uns d'aller à la découverte : personne ne bouge ; indigné je m'élance en avant, et je trouve que la machine recèle une

substance en apparence assez inoffensive ; mais ayant su depuis , par l'interrogatoire du fuyard , qu'elle était partie du foyer de la révolte au moment de notre entrée , j'ai pensé qu'il pourrait y avoir quelque exécrable machiavélisme au fond de cette affaire ; je l'ai donc fait sceller de mon sceau , et je l'expédie par ce courrier à V. E. qui pèsera le tout dans sa haute sagesse.

Nous touchions à l'appartement du coupable : on traverse sans obstacle deux pièces faiblement éclairées , et nous trouvons dans la troisième le séditionnel prélat debout auprès de son feu , un livre à la main. Je le sommai de se soumettre aux ordres de S. M. ou de se démettre de son siège , ajoutant que , en cas de refus , j'avais ordre de le déporter sur-le-champ hors du diocèse. Il répondit que sa conscience ne lui permettait pas de faire ce qu'on demandait , et que la violence seule pouvait le séparer de son troupeau. En conséquence je lui ordonnai de nous suivre , ce qu'il fit avec un calme et un sang-froid qui ne peuvent être que l'effet d'un profond endurcissement. Dès qu'il eut pris place dans la voiture qui l'attendait à la porte , je lui

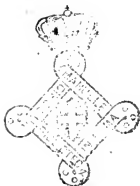
réitérai la sommation, et, sa réponse étant la même, je fis signe au postillon et à l'escorte de piquer des deux.

Je rentrai pour mettre la main sur les papiers, et nous passâmes le reste de la nuit à crocheter les armoires où nous espérions en découvrir. La quantité de ceux qu'on a saisis et adressés à votre bureau est fort grande, et je ne doute pas qu'on n'y rencontre la preuve de vastes conspirations, surtout si l'examen en est confié à M. le baron Bunsen. V. E. connaît mieux que personne l'adresse avec laquelle ce consciencieux diplomate découvre des crimes d'État où tout autre ne trouverait pas de quoi faire fouetter un chat. Dieu conserve longtemps à notre auguste Monarque des ministres aussi dignes de son admirable loyauté!

La prochaine dépêche fera connaître les officiers qui se sont le plus distingués dans cette immortelle entreprise; mais je prie dès aujourd'hui V. E. de recommander à la munificence Souveraine le docteur Hermésien qui a fait tomber en notre pouvoir le terrible caniche. L'étonnante sagacité qu'il a développée dans cette

affaire et son dévouement sans bornes à la cause royale font douter s'il existe un sujet aussi propre à l'épiscopat. Je l'ai déjà dit, l'esprit de la plupart des chanoines est excellent, et dès demain nous aurons un administrateur qui respectera beaucoup plus les fusils de nos soldats que tous les canons de l'Église papale.

Je prie V. E. d'agréer, etc.



*Le Président supérieur des
Provinces Rhénanes.*

FIN DU SECOND VOLUME.

MA92018416



